

2ème année - numéro 2
1999

Avril

**BULLETIN de
LIAISON des
ETUDES sur les
MOUVEMENTS
REVOLUTIONNAIRES**

*« Isolé, aucun spécialiste ne comprendra jamais rien
qu'à demi, fût-ce à son propre champ d'études.
[L'histoire] ne peut se faire que par entr'aide »
Marc Bloch, Apologie pour l'histoire.*

20 Francs

TABLE DES MATIERES

- Déclaration d'intentions page 3
- Editorial : Premier bilan, premiers changements page 4
- Tribune : Du bon usage des livres noirs page 5
- Tribune : Deux réactions de «l'extrême gauche» au livre noir du communisme..... page 7
- Centres d'Archives : Archives de l'institut de sociologie de Bruxelles..... page 11
- Rubrique Internet : Centres d'Archives page 12
- Liste des chercheurs..... page 13
- Présentation d'éditions et de collections : Entretien avec Agone Editeur page 15
- Critique cinématographique : *Disparus*, de Gilles Bourdos, par Y. Kindo..... page 20
- Compte-rendus de lectures page 21
 - J. BECKER, *Les forçats de la faim dans la Chine de Mao*, par C. Jacquier..... page 21
 - Cahiers Léon Trotsky n°63, *Sur le mouvement ouvrier aux Etats-Unis*, par Q. Dauphiné..... page 21
 - F. CHALLAYE, *Un livre noir du colonialisme. «Souvenirs sur la colonisation»*, par C. Jacquier..... page 24
 - V.FRY, *La liste noire*, par C. Jacquier page 25
 - G. HEURE, *Gustave Hervé*, par S. Moulain..... page 26
 - W. et P. LUBITZ, *Trotsky bibliography*, par J.-G. Lanuque page 28
 - G. ORWELL, *Essais-Articles-Lettres vol. III*, par C. Jacquier..... page 29
 - A. PEREGALLI et S. SAGGIORO, *Amadeo Bordiga - La sconfitta e gli anni oscuri*, par P. Bourrinet..... page 30
- Bibliographie thématique : Mouvements révolutionnaires et guerre d'Espagne, par M. Christ page 35
- Chronologie indicative : Les minorités «ultragauches» en France (1938-1968), par P. Bourrinet page 38
- Revue des livres..... page 42
- Revue des revues..... page 44
- Courrier des lecteurs..... page 49

DECLARATION D'INTENTIONS

L'étude de l'extrême gauche, des minorités révolutionnaires marxistes, libertaires, ou des mouvements de contestation de la société, est un domaine délaissé de l'histoire savante et de la recherche. Bien que des travaux continuent de se multiplier, leurs différents auteurs restent isolés les uns des autres; et malgré des relations occasionnelles de personne à personne, il manque une réelle coordination de ces liaisons. Cette fragmentation de la recherche accentue la difficulté de fonder une épistémologie de ce champ d'étude.

Qui plus est, les travaux déjà réalisés portent essentiellement sur des biographies, ou sur l'angle idéologique des choses. Des types d'approche tels que les permettent la sociologie, la philosophie, l'anthropologie, la psychanalyse, l'histoire orale ou celle des mentalités, sont trop rarement mis à contribution. Toutes ces faiblesses commandent l'utilité, voire la nécessité, de créer un bulletin permettant de relier tous les chercheurs, et de leur donner un vecteur facilitant les échanges et contribuant à féconder un champ de recherche encore en friche.

Pour ce faire, l'indépendance à l'égard de toute organisation politique ou syndicale s'avère indispensable, afin de fournir des travaux d'histoire différents de ceux des militants historiens, et de viser à la scientificité.

Néanmoins, nous sommes tous unis par les valeurs d'émancipation sociale et humaine. De même, la décision prise de ne fixer aucune limite stricte aux champs chronologique ou géographique abordés doit permettre un enrichissement et un approfondissement maximum de la recherche. Si, par la force des choses, le XXème siècle et la France seront des thèmes privilégiés, ils ne doivent en aucun cas constituer des limites. La constitution, à terme, d'un réseau international en dépend.

Ce bulletin vise donc à coordonner les recherches pour ce champ d'études sur lequel il y a tant à faire, en fournissant à tous, chercheurs, étudiants, ou simple amateurs, un matériau trop souvent dispersé. Sans concurrencer les revues déjà existantes, qui publient articles ou documents, le Bulletin fera, trois fois par an, le point sur l'actualité des livres, articles, travaux universitaires et manifestations intéressantes; ces listes seront complétées par quelques notes de lecture synthétiques, et par des bibliographies thématiques et des présentations de centres et fonds d'archives. Enfin, des lettres de lecteurs pourront être publiées, et une présentation des chercheurs qui le souhaitent sera intégrée, permettant éventuellement de tisser des liaisons nouvelles entre eux.

Juin 1998

Equipe de Rédaction :

**Jean-Pierre Bigaré - Philippe Bourrinet - Florence Collet - Quentin Dauphiné -
Charles Jacquier - Yann Kindo - Jean-Guillaume Lanuque**

Directeur de Publication :

Jean-Guillaume Lanuque

EDITORIAL : PREMIER BILAN, PREMIERS CHANGEMENTS

La parution de ce deuxième numéro du BLEMR est l'occasion de faire le point sur l'impact du premier, et à ce titre, de remercier tous les lecteurs qui nous ont rejoint, ainsi que les librairies ayant accepté de prendre des numéros et les revues qui ont eu l'amabilité de parler de nous¹. Espérons qu'à leur tour, certains représentants de la presse historique spécialisée et de la presse grand-public, à qui nous avons envoyé des exemplaires du Bulletin, en feront de même. Au moment où je rédige ces lignes, le numéro 1 a dépassé le tirage de 250 exemplaires, ce qui est tout à fait encourageant pour la suite. Quant à l'augmentation du prix du numéro de 15 à 20F, elle est simplement due à un souci minimum d'équilibre financier, et à l'ajout de 8 pages supplémentaires.

D'autre part, les lettres reçues nous ont amené à mettre effectivement en place de nouvelles rubriques. Un «courrier des lecteurs», tout d'abord, qui, espérons-le, permettra d'initier des débats, autour des «tribunes» de P. Bourrinet ou encore de la lettre de Julien Cynober, par exemple. Une rubrique «chronologie», ensuite, qui complètera les bibliographies thématiques en fournissant des points de repère sur l'histoire de tel ou tel courant révolutionnaire. D'autre part, la rubrique «revue des revues» s'est vue largement étoffée, et nous espérons bien atteindre une exhaustivité maximale. Enfin, nous commencerons bientôt à publier des

¹ Citons en particulier *Alternative Libertaire*, *L'Ecole Emancipée* n°7, *Echanges* n° 88, *La Lettre d'Information du CERMTRI* n°6 et la *Rivista storica dell'Anarchismo* n°2. Un article (très) critique est également récemment paru dans le numéro 9 de *Présence Marxiste*. L'EDMP, la librairie de *L'Ecole Emancipée*, nous a fait également savoir que tous les livres étudiés dans le BLEMR y sont à votre disposition.

études inédites. Ainsi, le numéro 3 permettra normalement de présenter une analyse de Yann Kindo sur la vision de l'extrême gauche dans la grande presse, des présidentielles de 1995 jusqu'aux européennes de 1999.

Parmi nos lecteurs potentiels, justement, les journalistes de la presse écrite constituent une cible particulièrement névralgique. C'est par eux qu'une forte proportion de la population est informée, et les contre-vérités que certains peuvent véhiculer ont d'autant plus d'impact. Car trop souvent, les magazines voire, mais c'est plus rare, les journaux, contribuent à pérenniser idées reçues ou erreurs historiques (voir le récent n° 2595 de *Paris Match*, ou l'article de Pierre Lambert²). Le monopole de certains spécialistes, que l'on retrouve régulièrement au fil des colonnes, est loin d'être favorable au débat, à la discussion et plus simplement à une diversité et une pluralité gages de démocratie. Il n'est pas utopique d'envisager collaboration et échanges entre le journalisme et la recherche, particulièrement la recherche historique. Cette limite strictement documentaire se retrouve même dans des revues historiques: ainsi, *Vingtième Siècle* semble découvrir, dans son écho à la naissance des *Cahiers du Mouvement Ouvrier*, l'existence du CERMTRI. Par ailleurs, la critique implicite d'une histoire «trotskyste» ne s'accompagne malheureusement pas d'une proposition concrète d'alternative... C'est dommage, et nous espérons bien, quand à nous, réussir à combler progressivement ce vide.

² Pierre Lambert, «A messieurs les honorables journalistes «d'investigation»», *Informations Ouvrières*, numéro 371, 10-16 février 1999, p.10. Sans que nous fassions nécessairement nôtre ses critiques, notons simplement qu'il relève un certain

nombre d'erreurs réelles. Pour une discussion sur ces thèmes, voir aussi le débat avec Christophe Bourseiller dans la rubrique «Courrier des Lecteurs», p. 49.

TRIBUNE : DU BON USAGE DES LIVRES NOIRS

*Le livre noir du communisme*³ a suscité beaucoup de réactions polémiques, pour ne voir en lui qu'un simple brûlot «anticommuniste». Il est vrai que Stéphane Courtois, le maître d'œuvre de l'entreprise, n'a guère caché ses ambitions politiques: définitivement condamner le terme de «révolution». Courtois annonce clairement la couleur: «le travail de deuil de l'idée de révolution telle qu'elle fut envisagée aux XIXe et XXe siècles, est loin d'être achevé». Ce travail de deuil est certainement achevé pour Courtois, qui fut jadis un chef maoïste, à une époque où le maoïsme présentait la contre-révolution mao-stalinienne comme une «révolution culturelle». Sans entrer dans la question de savoir qui sont les «révolutionnaires» que Courtois qualifie en bloc de «communistes», on peut s'interroger sur le sens politique de «son» livre: «Des groupes ouvertement révolutionnaires sont *actifs et s'expriment en toute légalité* (souligné par nous), traitant par le mépris la moindre réflexion critique sur les crimes de leurs prédécesseurs et n'hésitant pas à réitérer les vieux discours justificateurs de Lénine, de Trotski ou de Mao.» («Introduction», p. 31). Le regret que les «révolutionnaires» puissent s'exprimer en «toute légalité», et être «actifs» n'est-ce pas un appel direct à la dénonciation, en assimilant tout ce qui «bouge» contre le système capitaliste dominant à du «communisme lénino-stalino-maoïste»? Il est vrai qu'à l'époque les maoïstes étaient friands du style dénonciateur contre «les ennemis du peuple». Il doit en rester quelque chose chez Courtois.

Néanmoins, il serait faux de se contenter de réagir de façon impulsive face à un livre qui a

³ Stéphane Courtois, Nicolas Werth, Jean-Louis Panné, Andrzej Paczkowski, Karel Bartosek, Jean-Louis Margolin, *Le livre noir du communisme. Crimes, terreur, répression*, Robert Laffont, Paris, novembre 1997.

joué de la propulsion médiatique. Il serait profondément injuste d'assimiler l'apport historique de certaines études du livre au message idéologique de Courtois. En fait on peut dire l'étude de Nicolas Werth à elle seule constitue l'énorme intérêt du livre, non seulement par ses découvertes dans les archives russes, l'étude de sources mal connues sur la terreur sous Lénine, mais aussi par sa rigueur historique et la remise en cause d'une vulgate «révolutionnaire» autour de la «révolution» d'Octobre 17.

Quels sont les apports essentiels du travail de Werth:

- montrer que la révolution de février à octobre 1917 était la conjonction du mélange détonant de plusieurs facteurs sociaux: le facteur paysan, le facteur national (nationalités de l'Empire) et le facteur ouvrier, tous ces facteurs menant à la chute de l'ancien régime tsariste, et de son succédané libéral bourgeois. (Cette idée avait déjà été développée auparavant par Marc Ferro.)
- que les bolcheviks ont pris le pouvoir dans un processus de décomposition de la société tsariste, en allant momentanément dans le «sens des aspirations du plus grand nombre» (soldats las de la guerre, petits paysans voulant partager les terres, et ouvriers seuls aspirants à une véritable transformation révolutionnaire de la société, mais faibles [3 % de la population]).
- que le processus de la terreur, calqué sur le modèle de la terreur jacobine (révolution bourgeoise), se met en place très vite, dès décembre 1917 avec la création de la tchéka et d'une pléthore de Fouquier-Tinville (Dzerjinskij).
- que l'application de la terreur démarre avant même la guerre civile, et qu'elle se conjugue à partir de mars 1918 autant avec le renouveau d'un patriotisme national russe («*la patrie socialiste en danger*»). Très vite c'est la

suppression de toute démocratie ouvrière: mise au pas des conseils; interdiction progressive des journaux d'opposition; arrestation de mencheviks et d'anarchistes (et même exécution de certains d'entre eux à Moscou en avril 1918). Dès 1919, l'État russe bolchevik ne fait plus de différences entre «gardes blancs» et socialistes-révolutionnaires, anarchistes et mencheviks, même internationalistes.

- que l'envoi de détachements de bolcheviks dans les campagnes, pour obtenir par la force les céréales, conduit très tôt à une guerre civile contre la paysannerie, qui y répond par des jacqueries.
- qu'il y a répression brutale des grèves ouvrières dès le printemps 1918.
- qu'à partir de la «terreur rouge» - qui ne se distingue guère de la «terreur blanche» des contre-révolutionnaires, sauf pour les pogroms antisémites - l'État fusille sans jugement les opposants présumés, sur simple soupçon. La Terreur devient l'essence de l'État bolchevik. Zinoviev déclare en septembre 1918: *«Pour défaire nos ennemis, nous devons avoir notre propre terreur socialiste. Nous devons entraîner à nos côtés, disons 90 des 100 millions d'habitants de la Russie soviétique. Quant aux autres, nous n'avons rien à leur dire. Ils doivent être anéantis»*. En deux mois, le nombre d'exécutions a surpassé de loin celles du tsarisme entre 1825 et 1917.
- que les camps de concentration sont développés et encouragés (ils existaient il est vrai depuis le début de la guerre). Il y aura 70.000 internés en 1918-19.
- que la tchéka deviendra un État dans l'État jusqu'à atteindre 200.000 hommes en 1921. Pendant la guerre civile, la «terreur rouge» est plus systématique et «scientifiquement» établie que la «terreur blanche» plus anarchique.
- que surtout, très tôt le «nouveau» régime pratique une féroce répression antiouvrière, au cœur même du prolétariat. En mars 1919 la tchéka prend d'assaut les usines Poutilov - symbole de la Révolution et des conseils ouvriers. 900 ouvriers sont arrêtés et 200 exécutés. Le même mois, à Astrakhan, la répression de la grève des ouvriers se traduit par l'exécution d'au moins 2.000 travailleurs.

Le 12 février 1920, la *Pravda* écrivait (signe de «libéralisation» après la terreur?): *«La meilleure place pour un gréviste, ce moustique jaune et nuisible, c'est le camp de concentration!»*.

Le travail de Werth présente en fait un immense intérêt historique et politique, en montrant que la répression antiouvrière, plus sanglante que le massacre des Communards en 1871 par la bourgeoisie, se met en place très vite. Son travail ne s'appuie pas seulement sur des témoignages de l'époque de tous bords et la lecture de la presse; mais aussi sur les archives russes (CRCEDHC, Moscou) qui ont été ouvertes depuis 1989. La répression ne touche pas seulement la paysannerie (révoltes de Tambov en 1920, puis jacqueries de 1921), puis les forces des armées blanches (massacres massifs en Crimée), mais en premier lieu la classe ouvrière. Avant les années 30 et les années du Goulag, cette dernière connaît dès la fin de 1920 la militarisation du travail. Le Goulag est déjà théorisé dès cette époque avant de connaître son développement exponentiel dans les années 30.

On comprend que Werth établisse une continuité entre le régime bolchevik, conduit par Lénine, Trotsky, Boukharine et Zinoviev, et le régime stalinien. Il n'y a pas une différence de qualité, mais de quantité dans la transformation de la Russie en camp de travail et camp de concentration.

Une question qui se pose alors directement: y eut-il vraiment une révolution ouvrière à partir d'Octobre 17 ? Les bolcheviks ont-ils mis en place un régime dit «communiste» favorable aux ouvriers ou simplement un régime de capitalisme d'État s'appuyant sur la répression anti-ouvrière et antipaysanne ? Finalement l'État bolchevik - au même titre que la contre-révolution blanche - ne s'insère-t-il pas dans la contre-révolution chargée de liquider les instruments révolutionnaires du prolétariat: les conseils ouvriers ? Finalement le titre qui aurait le mieux convenu au livre de Courtois, qui n'a de valeur scientifique que par le travail de Werth, aurait été «le livre noir du capitalisme d'État».

Certains nostalgiques du temps heureux où l'on

traçait une muraille de Chine entre «capitalisme» et «communisme» - pour mieux chanter les louanges de ce dernier - ont voulu écrire *Le livre noir du capitalisme*, préfacé par Gilles Perrault⁴. L'idée est certes excellente. Et l'on ne répétera jamais assez, depuis que Marx a décrit dans les premiers chapitres du *Capital* l'«accumulation primitive», sur quels flots de sang, de massacres de populations entières, de misère indicible, de guerres d'opium et de famines provoquées le capitalisme s'est bâti.

Le livre rappelle le tragique anéantissement des populations amérindiennes par la colonisation espagnole, portugaise et anglaise. Il rappelle la traite des noirs d'Afrique et la véritable saignée entraînée par la traite du «bois d'ébène» pour le plus grand profit des bourgeois négriers. Claude Willard fait un travail de mémoire utile sur le massacre des Communards par la bourgeoisie. Le pamphlétaire Jean Ziegler rappelle aussi qu'aujourd'hui «les banquiers suisses tuent sans mitrailleuse» dans les pays du tiers monde. L'éditeur donne in fine une liste impressionnante des victimes du capitalisme au XXe siècle dans toutes les guerres: civiles, nationales, coloniales et mondiales.

Malheureusement, l'ouvrage pêche par une faiblesse et une hâte d'écriture, et sa parcellarisation en de multiples petites facettes, sans véritable plan d'ensemble. Mais, surtout, comme pour le *Livre noir du communisme*, le projet est vicié par l'idéologie qui veut faire passer pour du «communisme» ce qui est du capitalisme d'État. L'éditeur nous prévient d'ailleurs: «Ne sont pas citées, au nombre des victimes du capitalisme, les victimes des répressions de masse dans les pays se réclamant du socialisme en URSS et en Chine notamment, ni celles du génocide cambodgien». On relèvera que dans *Le livre noir du capitalisme*, le nazisme est pratiquement absent ou est considéré en trois pages comme une forme «paroxystique» du capitalisme, sans étudier les similitudes dans les résultats du capitalisme «libéral», «collectiviste» et

«fasciste», dans l'holocauste de la deuxième guerre mondiale, et après celle-ci dans les guerres nationales et coloniales. On éprouve même une grande gêne parfois à lire certaines études. Un ancien dirigeant mao-stalinien du PCML (Parti communiste marxiste-léniniste), Jacques Jurquet («Génocide anticommuniste en Indonésie»), parle d'abondance sur la répression horrible menée par l'État indonésien après 1965, écrasant ouvriers et paysans par milliers, au nom de la «lutte contre le communisme». Mais Jurquet se garde bien de parler du massacre concomitant de centaines de milliers d'ouvriers et paysans chinois par le maoïsme, à l'époque où il était reçu officiellement par l'État chinois. Certains des auteurs ont du mal à faire le «deuil» de leur passé stalinien et éludent le problème global de la définition du capitalisme en parlant des «répressions anticommunistes». Sous le titre du *Livre noir du capitalisme*, on aurait pu en fait réunir les deux livres, celui de Courtois et celui du «Temps des Cerises», en adjoignant les chapitres nécessaires sur le fascisme et le nazisme. On aurait pu ainsi faire le tour - si l'on peut dire - du capitalisme mondial au 20e siècle, qui n'a jamais si bien correspondu à la définition de Marx, le définissant comme un système charriant par tous ses pores «le sang et la boue».

Aujourd'hui encore, l'idéologie - et non la réflexion historique et théorique - domine. La sortie du livre de Courtois et son exploitation par les médias le montrent amplement. Tant que l'on confondra capitalisme d'État et socialisme, contre-révolution et révolution, les classes dominantes - quelle que soit leur couleur idéologique («capitaliste libérale», «socialiste», «communiste», «fasciste») pourront dormir sur leurs deux oreilles, ou plutôt sur leurs sacro-saints profits. En véhiculant sans répit l'idée d'une opposition entre «communisme» et «capitalisme libéral», les possédants sont certains que les barreaux idéologiques dans la tête des exploités sont bien plus sûrs que les barreaux de n'importe quelle prison.

Philippe Bourrinet

⁴ *Le livre noir du capitalisme*, «Le temps des cerises», juillet 1998. Adresse: Le Temps des Cerises, 6, avenue Edouard-Vaillant, 93500 Pantin.

TRIBUNE : DEUX REACTIONS DE «L'EXTRÊME GAUCHE» AU LIVRE NOIR DU COMMUNISME

Dans ce qu'il est convenu d'appeler «extrême gauche» et «ultragauche», la publication du *Livre noir du communisme* a soulevé un tollé général, autant pour protester contre l'idéologie antirévolutionnaire véhiculée par Courtois et certains auteurs du livre, que pour en nier les données factuelles, pourtant solidement étayées par Nicolas Werth. À l'exception de groupes se réclamant du «communisme des conseils» et des groupes anarchistes, dont il faudrait analyser plus tard les raisons ou les motivations.

Prenons ici volontairement deux réactions extrêmes, l'une «soft» de Daniel Bensaid, et l'autre «hard» de militants du groupe italien *Prometeo* (Parti communiste internationaliste, publiant *Battaglia comunista*), se réclamant de la «gauche communiste italienne» (Bordiga) des années 1920, condamnée (finalement à tort) par Lénine comme «ultragauchiste» et «infantile de gauche». Toute la gauche dite «bordiguiste» défend pratiquement la même position, ou se cantonne dans un prudent silence, pour ne pas exprimer son soutien inconditionnel au léninisme intégral.

L'article de *Prometeo*⁵ écrit d'ailleurs par un historien, Celso Beltrami, est une explosion d'indignation à propos du livre: «*C'est une espèce de guerre préventive, dans laquelle la bourgeoisie jette tous ses idéologues...*» «*Un livre de guerre pour faire triompher une fois pour toutes les valeurs de la société bourgeoise!*» «*L'anticommunisme est leur unique objectif!*».

Il rappelle - fait très intéressant - que l'édition du livre dirigé par Courtois a connu six éditions en deux mois et a reçu l'appui de Berlusconi !

⁵ *Prometeo*, organe théorique du Parti communiste internationaliste, Milan, juin 1998, n° 15, «La santa alleanza de la borghesia: *Il libro nero del comunismo*». Adresse: Prometeo, casella postale 1753, 20101 Milano.

Mais, l'article d'emblée assimile volontairement Werth à Courtois, en dépit du fait que Werth a soigneusement pris - avec Jean-Louis Margolin - ses distances avec l'idéologie très «droite libérale chiraquienne» de Courtois. «*Un gadget politique*», du Walt Disney dans le style du film *Anastasia*, écrit Beltrami, qui a dû certainement voir le dessin animé pour faire plaisir à ses enfants.

Mais surtout, l'article assimile l'étude de Werth à la propagande faite par les socialistes-révolutionnaires, les mencheviks et les Blancs dans les années 20: «*(ils) récupèrent en substance les critiques des mencheviks, des socialistes-révolutionnaires, des petits-bourgeois démocrates, et avant tout de la social-démocratie et les Cent-Noirs, Noske et les Corps francs, en une unique armée blanche contre le communisme, en premier lieu contre Lénine*».

Le nom sacré est lâché: Lénine. L'article trouve sacrilège que l'on fasse une assimilation entre Lénine et Staline et que l'on montre une «*continuité de fer entre Lénine, Staline, Pol Pot et Menghistu*».

Beltrami veut déconsidérer les sources utilisées par Werth et ironise sur «les archives mythiques de Gorbatchov», semblant leur dénier toute authenticité et valeur scientifique. Il laisse entendre que Werth ne fait que s'appuyer - ce qui est archifaux - sur «*les écrits et pamphlets de l'émigration blanche (des socialistes-révolutionnaires aux monarchistes)*». L'auteur souligne plus loin, avec une très grande justesse, que les Blancs se sont appuyés sur les plus ignobles sentiments antisémites et se sont livrés, ivres de fureur criminelle, à de sanglants pogroms. C'est pour aussitôt émettre l'accusation à peine voilée que le travail de Werth apporterait de l'eau au moulin de l'antisémitisme: «*Il existe une affiche contre-révolutionnaire de l'époque de la Guerre civile sur laquelle Trotsky est*

représenté par un ogre aux traits visiblement sémites et qui, dégoulinant de sang, s'assoit satisfait sur la muraille du Kremlin, au pied de laquelle des Chinois (notez le double racisme) sont en train de fusiller au milieu d'une montagne de cadavres. Cette affiche résume ni plus ni moins le contenu du cahier de Nicolas Werth consacré à la Russie de la Révolution d'Octobre aux années 70.» Werth «garde blanc» antisémite ? Une telle insinuation n'est pas de l'histoire, mais de la basse calomnie, digne d'un Jdanov ou d'un Vychinsky.

L'article de Beltrami est une simple défense inconditionnelle de la Révolution russe et des bolcheviks, telle que n'auraient pas manqué de l'écrire les partisans de Staline d'un côté et ceux de Trotsky, il y a à peine 20 ans encore.

Il parle des «crimes supposés des bolcheviks». C'est aussitôt, pour, implicitement, approuver la politique de terreur menée contre la classe ouvrière de Russie. Lorsqu'il mentionne le massacre des ouvriers de Toula et Astrakan, en 1919, Beltrami précise aussitôt qu'il s'agit «d'ouvriers embrigadés par les mencheviks et socialistes-révolutionnaires» «pour faire passer des mots d'ordre contre-révolutionnaires». Justification pleine et entière du massacre, donc... Il s'agit peut-être de «détails»... D'ailleurs notre vaillant défenseur du «léninisme bolchevisme intégral» susurre que la «classe ouvrière est révolutionnaire ou n'est rien».

L'article défend à fond le bolchevisme - ce qui est la pierre cardinale du léninisme dont tous les groupes «bordiguistes» se sont fait les défenseurs - pour mieux affirmer la nécessité de la «dictature du parti». Certes, l'article n'ose défendre la «terreur rouge»; certains groupes «bordiguistes» et la plupart des groupes trotskystes et maoïstes l'ont fait dans le passé. Mais il reprend de façon voilée les arguments de *Terrorisme et communisme* (c'est le titre d'un fameux pamphlet de Trotsky de 1920, en faveur de la Terreur, qui fut réédité par les «bordiguistes» dans les années 70). De démocratie ouvrière dans les conseils ouvriers, il ne peut en être question; ceux-ci ne sont que d'infâmes «parlements démocratiques», sans la

dictature du parti. Aussi l'article appuie le rattachement pur et simple des conseils et soviets à l'État bolchevik: «...s'il est vrai que le parti sans les soviets est comme suspendu dans le vide, il est non moins vrai que les soviets sans le parti sont des organismes aveugles, destinés à se transformer en tragique caricature du parlementarisme bourgeois».

Pas une fois l'article ne rappelle pourtant que la Gauche communiste italienne avait très tôt dénoncé le capitalisme d'État en Russie et la contre-révolution russe (revues *Bilan* et *Prometeo* dans les années 30). Est-ce une manière de soutenir que le capitalisme d'État était finalement plus «progressif» que la démocratie et le capitalisme libéral ? L'article laisse entendre que pour les défenseurs du capitalisme, «sans la Révolution d'Octobre la Russie se serait dirigée vers un heureux avenir de prospérité et de démocratie». Mais à présenter la révolution russe comme purement «prolétarienne» et le «communisme» comme la dictature du Parti contre l'«infâme démocratie parlementaire» des conseils ouvriers, le lecteur, n'en doutons pas, préférera encore choisir cette dernière voie de «prospérité et de démocratie». Même s'il s'agit d'une pure illusion comme le montre la crise économique mondiale et le sort de pays finalement sous-développés comme la Russie. Mais il s'agit déjà d'une autre histoire...

En conclusion, l'article semble vouloir être plus trotskyste que les trotskystes d'il y a 20 ans quand ils proclamaient leur «défense inconditionnelle de la Révolution russe et de l'État ouvrier dégénéré». Beltrami se plaint avec amertume que «le trotskysme plonge de plus en plus dans la fange démocratique».

Il est difficile de savoir ce que «pense» le trotskysme, vu sa division en de multiples courants (des «spartacistes» à la «IVe Internationale»), certains ayant des affinités (et des liens) avec les partis ex-communistes, d'autres avec la social-démocratie.

Le travail de Daniel Bensaid, dirigeant de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR), intellectuel reconnu (philosophe, professeur à l'université de Paris-VIII) fin «dialecticien et

marxologue», est de faire une réponse mesurée et courtoise au *Livre noir* de... Courtois⁶.

Daniel Bensaid voit dans le *Livre noir* - ce qui n'est pas faux - «*un procès fin de siècle*» avec toute une mise en scène du libéralisme pour assimiler le «communisme» au «nazisme».

L'article de Bensaid rappelle que 1917 a été une révolution; qu'Octobre n'est pas un simple putsch; que la guerre civile était de toute façon inévitable avec ou sans terreur. De façon néanmoins très jésuitique, il fait silence sur les massacres perpétrés par la tchéka, et évite soigneusement de critiquer le bolchevisme pour déplacer le problème sur le terrain de l'alternative «*communisme ou stalinisme*». Sa conclusion, classique dans le mouvement trotskyste et léniniste en général, c'est qu'il n'y a pas eu et il ne peut y avoir une quelconque continuité entre léninisme bolchevik et stalinisme. D'ailleurs, les années 20 - écrit-il - ont été des années d'intense liberté culturelle. Les bolcheviks ont été en quelque sorte les victimes de malheureux concours de circonstances, en particulier l'échec de l'Octobre allemand de 1923. Bensaid ne souffle mot sur la profonde démoralisation du prolétariat allemand en cette année 1923, ayant largement été défait depuis 1920-21. En aucun cas - écrit-il en critiquant Werth - on ne saurait affirmer que «*les bolcheviks se seraient accrochés au pouvoir pour le pouvoir*». Mais comment expliquer alors les privilèges de la bureaucratie bolchevik et leur utilisation systématique de la force y compris et surtout contre le prolétariat pour «conserver le pouvoir». N'est-ce pas Lénine qui avait écrit un texte révélateur: «*les bolcheviks sauront-ils garder le pouvoir ?*».

Ce qu'il y a de nouveau dans l'article de Bensaid, c'est une remise en question de certains schémas et analyses du trotskysme et de Trotsky. Bensaid, sans parler de capitalisme d'État, souligne que «*...l'État se formait sur la base d'un développement social régressif*». Il déplore la suppression de

la démocratie ouvrière et des conseils ouvriers: «*suppression du pluralisme politique*»; «*subordination du droit à la force*»; l'établissement des camps de concentration très tôt comme aux îles Solovki, et surtout - ce qui est nouveau dans le discours trotskyste - la «*désastreuse répression de Kronstadt*». Il déplore la soumission du Komintern à l'État russe.

Le dirigeant de la LCR va cependant plus loin. Il affirme qu'une révolution ouvrière devrait uniquement se baser sur la démocratie ouvrière. Pour cela il affirme plusieurs principes:

- «pas d'arbitraire»;
- «pluralisme politique et syndical»;
- «révocabilité des élus» dans les organes des travailleurs et «limitation du cumul des mandats»;
- «décentralisation du pouvoir»;
- «démocratie des producteurs librement associés» et «planification autogestionnaire».

A lire ces propositions, on croirait lire celles qu'avait émises vers 1922 le communisme de gauche russe, en particulier le Groupe ouvrier de Gabriel Miasnikov qui préconisait de telles mesures, et la liberté la plus grande, y compris «*la liberté de la presse des monarchistes aux communistes*».

Il est vrai que Bensaid, lors d'un colloque récent, s'était proclamé un «léniniste libertaire»...

On peut s'interroger sur les motivations du trotskysme officiel, par-delà la personne de Bensaid, qui est avant tout un intellectuel prisonnier de ses contradictions. Mais, lorsque Bensaid parle des «*démissions et lâchetés des social-démocrates*», on a fort envie de rappeler la politique de la social-démocratie allemande de 1919 à 1921. Son attitude devant la révolution, qu'elle «haïssait comme le péché» (Noske), n'avait rien d'une «démision» et d'une «lâcheté». Il s'agissait d'une politique clairement menée de contre-révolution et d'écrasement de la révolution des conseils. Doit-on en conclure, que Bensaid et

⁶ Daniel Bensaid, «Communisme et stalinisme. Une réponse au *Livre noir du communisme*» (*Inprecor*). Sur le site Internet: <http://www.lcr-rouge.org/livrenoi.html>.

le trotskysme officiel souhaitent une «révolution social-démocratique», sans renversement de l'ordre établi et de l'État? L'écriture d'un livre rouge (sang) de la social-démocratie de janvier 1919 (Berlin) à Guy Mollet (Algérie) n'est pas pour demain... En fait, à travers la réponse à Courtois, c'est l'occasion de mettre en projet une espèce d'autogestion (Bensaï d donne en exemple la Pologne de 1980-81 et le Nicaragua de 1984) par un front unique incluant la social-démocratie et les partis ex-staliniens.

Les deux réactions à propos du *Livre noir du communisme* nous semblent extrêmement intéressantes. L'une est un déni de réalité, une défense inconditionnelle du bolchevisme de parti de 1917 à 1921, une apologie implicite de la terreur d'État sous la conduite d'un parti unique, et donc du capitalisme d'État, comme le faisait naguère le trotskysme classique. L'autre est celle du trotskysme «newlooké». Elle veut

«remettre en mémoire» - comme le dit en conclusion Bensaï d - la Révolution russe, sans vouloir noter le passage rapide à la contre-révolution par une terreur anti-ouvrière dès le printemps de 1918. Elle semble vouloir un retour à une «révolution» de type social-démocratique et autogestionnaire. D'un côté un ralliement à Lénine, de l'autre côté un retour à Kautsky et à une forme de parlementarisme autogestionnaire. Dans les deux cas, la question d'une révolution des conseils sans dictature d'un parti et sans instauration d'un capitalisme d'État, sur la base de la démocratie ouvrière, est soigneusement escamotée. Il y aurait décidément tout un Livre noir à écrire sur le cercle de fer idéologique mis autour de la Révolution puis de la contre-révolution russe.

Philippe Bourrinet

CENTRES D'ARCHIVES

Archives de l'Institut de sociologie de Bruxelles (10^e niveau). Université libre de Bruxelles (ULB); 44, avenue Jeanne; 1050 Bruxelles

A l'institut de sociologie de Bruxelles, dirigé par José Gotovitch, un spécialiste reconnu de l'histoire du communisme - il a consacré sa thèse à l'histoire peu connue du PC belge pendant la deuxième guerre mondiale - sont déposées de très intéressantes archives qui touchent de près l'histoire de la Ligue des communistes internationalistes de Belgique (LCI) et celle du courant bordiguiste.

Les archives Hennaut

Le dirigeant de la LCI de Belgique, Adhémar Hennaut, a laissé d'importantes archives. La tendance Hennaut à la fin des années 20, avant d'être expulsée du PCB, avait la majorité du parti derrière elle. Par la suite se fonda au début des années 30 la LCI, qui se sépara du groupe trotskyste de Lesoil de Charleroi. Hennaut et son groupe travaillèrent étroitement avec le courant bordiguiste d'Ottorino Perrone à Bruxelles, jusqu'à leur désaccord sur la question espagnole. Ces archives contiennent en particulier des procès-verbaux des séances du parti communiste belge des années 20, un très précieux livre manuscrit des séances de la LCI, et la collection complète des *Bulletins* de la LCI jusqu'en 1939. Une correspondance de Hennaut avec des militants de l'Union communiste, avec le GIC des Pays-Bas complète ces archives, dont le recensement reste à faire.

Les archives Perrone

Ces archives sont en fait celles d'Amadeo Perrone, fils d'Ottorino, principal dirigeant de la Fraction bordiguiste dans les années 30 (revue *Bilan*). Elles ont été classées avec un grand soin par Anne Morelli, enseignante à l'ULB, spécialiste de l'immigration italienne en Belgique. Elles contiennent des originaux ou des copies des revues de la Fraction bordiguiste (*Bilan*, *Communisme*). Elles sont surtout très riches de la correspondance échangée entre Ottorino Perrone et Amadeo Bordiga dans les années 50. Elles contiennent aussi des correspondances de Lucien Laugier, Suzanne Voute, militants de la tendance bordiguiste en France.

Les archives Van Hoegarden (ou Le Witte)

Le Witte, de son vrai nom Van Hoegarden, a laissé à Anne Morelli ses archives, qui les a déposées en 1998 à l'ULB, avant classement ultérieur. Le Witte a été un membre de la LCI, puis de la Fraction belge bordiguiste (revue *Communisme*), après 1937. Il est resté membre de cette tendance dans les années 50 et 60. On trouvera d'importants documents sur l'activité d'Ottorino Perrone dans la Coalition antifasciste de Bruxelles en 1944; des copies de circulaires du «centre» bordiguiste de Milan, dirigé par Bruno Maffi; des textes de Jacques Camatte et Roger Dangeville, des années 60. Ces archives permettent de se faire une idée sur l'importance de la réflexion théorique et politique (question coloniale, nature de l'URSS) dans l'après-guerre.

Une rapide visite d'une journée dans ces archives, en novembre 1998, ne nous a pas permis d'en faire un recensement complet. Celui-ci nécessite l'établissement d'un véritable classement dactylographié.

Pour toute visite (sur rendez-vous, de 9 heures à 17 heures) de ces archives, s'adresser au professeur Gotovitch.

Philippe Bourrinet

RUBRIQUE INTERNET

ADRESSES DE CENTRES D'ARCHIVES

- **Rossiiski Tsentri Khraneniia i Izucheniia Dokumentov Noveisei Istorii (Archives du Komintern)**, Bol'shaia Dmitrovka, 15, 103821 Moskva.

Tel: 7-095-2299726, Fax: 7-095-2004205. Contact: iisgmofl@glasnet.ru

- **IISG (Institut International d'Histoire Sociale)**, Cruquiusweg 31, 1019 AT Amsterdam.

Fax: 020.6654181. Contact: inf.gen@iisg.nl (pour un rapide aperçu de certaines archives, voir le n°1 du BLEMR).

- **Archiv und Bibliothek der sozialen Demokratie Friedrich-Ebert-Stiftung**, Godesberger Allee 149, D-53170 Bonn.

Tel: 49-228-883260, Fax: 49-228-883626. Contact: zimmermn@fes.de

- **Arbejderbevægelsens Bibliotek og Arkiv**, Nørrebrogade 66 D, DK-2200 København N.

Tel: 45-35361522. Contact: Gerd Callesen; aba@aba.dk

- **Bibliothèque de Documentation internationale contemporaine**, 6, allée de l'Université, F-92001 Nanterre.

Tel: 33-1-47214022, Fax: 33-1-40977940. Contact: Mme Dreyfus-Armand: dreyfus-armand@u-paris10.fr

- **Centre d'Etudes et de Recherches sur les Mouvements Trotskyste et Révolutionnaires Internationaux (CERMTRI)**, 28, rue des Petites Ecuries, F-75010 Paris.

Tel: 01-44-83-00-00. Contact: cermtri@wanadoo.fr; <http://assoc.Wanadoo.fr/cermtri>

- **Fondazione Giangiacomo Feltrinelli**, Via Romagnosi, 3, I-20121 Milano.

Tel: 39-2-8693911, Fax: 39-2-86461855. Contact: Francesca Gori; fondfelt@mclink.it

- **Schweizerisches Sozialarchiv**, Stadelhoferstraße 12, CH-8001 Zürich.
Tel: 41-1-2517644, Fax: 41-1-2517608. Contact: Urs Kälin; kaelin@sozarch.unizh.ch
- **Hoover Institution on War, Revolution and Peace**, Stanford University, Stanford, CA 94305-6010.
Tel: 1-415-7230603, Fax: 1-415-7231687. Contact: Helen Solanum; solanum@hoover.stanford.edu
- **Archiv und Bibliothek zur Geschichte der Arbeiterbewegung im Verbund Archiv/Bibliothek/Technische Werkstätten beim Parteivorstand der PDS** (ehem. Zentrales Parteiarchiv im Institut für Marxismus-Leninismus (IML) beim Zentralkomitee der SED, Berlin); Wilhelm-Pieck-Str. 1; 10119 Berlin; Tel: (030) 282 85 34; Fax: (030) 281 41 86.

Philippe Bourrinet

LISTE DES CHERCHEURS

Remarque : Cette liste comprend à la fois les membres de l'équipe de rédaction, et tous les chercheurs qui souhaitent y figurer. Leur autorisation nous est nécessaire. Les renseignements qui sont donnés pour chacun sont évidemment très synthétiques, essentiellement en raison d'une place limitée. Le but est d'initier des contacts entre chercheurs pour des échanges d'informations ou de réflexions, de tisser la toile d'un réseau. Tout courrier pour obtenir les coordonnées de certains de ces chercheurs, ou pour figurer dans cette liste, sera le bienvenu.

- **Jean-Pierre BIGARE**

Ecrits: termine une thèse sur la pensée politique de C. Lefort et C. Castoriadis.

Thèmes de recherche: groupe «Socialisme ou Barbarie».

- **Sylvain BOULOUQUE**

Ecrits: maîtrise sur «les anarchistes et les guerres coloniales» (à paraître), articles.

Thèmes de recherche: anarchistes et libertaires, communisme, prépare une thèse sur le syndicalisme dans l'entre-deux-guerres.

- **Philippe BOURRINET**

Ecrits: maîtrise sur «la gauche communiste italienne (1912-1950)», thèse sur «la gauche communiste hollandaise (1907-1950)», articles.

Thèmes de recherche: courants dits «ultra gauches» (bordiguisme, communisme de conseils, etc...), Yougoslavie.

- **Jean-Pierre CARO**

Ecrits: Cahiers de l'IHPL sur «Francisco Ferrer».

Thèmes de recherche: animateur de l'Institut d'Histoire des Pédagogies Libertaires (IHPL) - prochains numéros des Cahiers sur l'éducation chez Reclus et chez les «socialistes romantiques».

- **Michel CHRIST**

Ecrits: maîtrise sur l'idée européenne dans le mouvement ouvrier.

Thèmes de recherche: Espagne, prépare une thèse sur «une histoire oubliée ? Le Parti Ouvrier d'Unification Marxiste, histoire d'un parti révolutionnaire espagnol (1935-1952)».

- **Florence COLLET**

Écrits: maîtrise sur les trotskystes devant la guerre en ex-Yougoslavie, DEA sur «les trotskystes français face à l'occupation nazie».

Thèmes de recherche: trotskysme, Europe Orientale.

- **Julien CYNOBER**

Thèmes de recherche: trotskysme, prépare une maîtrise sur «la presse trotskyste en France de la Libération (1944) aux grèves d'avril-mai 1947».

- **Quentin DAUPHINE**

Écrits: articles.

Thèmes de recherche: trotskysme, Michel Pablo et son courant.

- **Olivia GOMOLINSKI**

Écrits: «May Picqueray, une mémoire du mouvement libertaire» (à paraître chez Encrage), articles.

Thèmes de recherche: anarchistes et libertaires.

- **Charles JACQUIER**

Écrits: présentation de livres, articles.

Thèmes de recherche: anarchistes et libertaires, courants dits «ultra gauche» («Socialisme ou Barbarie», communisme de conseils, etc...).

- **Yann KINDO**

Écrits: maîtrise sur «la LCR en Moselle (1968-1986)», articles.

Thèmes de recherche: trotskysme.

- **Jean-Guillaume LANUQUE**

Écrits: maîtrise sur «les trotskystes face à la guerre d'Indochine, 1945-1954», DEA sur «les trotskystes français et la question coloniale: le cas de l'Algérie, 1945-1965», articles.

Thèmes de recherche: trotskysme, prépare une thèse sur le même sujet que le DEA.

- **François LIVARTOWSKI**

Thèmes de recherche: trotskysme, prépare une maîtrise sur «les militants trotskystes français de 1944 à 1948».

- **Christophe MARCHETTI**

Écrits: maîtrise sur «Trotsky et les trotskystes vus par *L'Humanité* dans l'entre-deux guerres (1924-1938)».

Thèmes de recherche: prépare un DEA sur «le mouvement trotskyste en France et la scission de 1952».

- **Stéphane MOULAIN**

Écrits: maîtrise sur Louis-Xavier de Ricard, socialiste occitaniste du XIXe siècle (à paraître chez Lacour), articles.

Thèmes de recherche: courant révolutionnaire de FO, trotskysme français (LCR notamment).

- **Gil Vicente Vaz OLIVEIRA**

Thèmes de recherche: prépare une thèse sur «la réception des idées et pratiques politiques du Mai français au Brésil en 1968».

- **Nicolas PAS**

Écrits: DEA sur l'engagement de l'extrême gauche française contre la guerre du Vietnam (1965-1968), articles.

Thèmes de recherche: l'introduction de la contre-culture aux Pays-Bas (provos, situationnistes, ...).

- **Carole REYNAUD-PALIGOT**

Écrits: mémoire d'IEP sur «une décennie parmi les anarchistes viennois 1880-1890», DEA sur «*Les Temps Nouveaux*, un hebdomadaire anarchiste au tournant du siècle» (publié chez Acratie), thèse sur «parcours politique des surréalistes 1919-1969» (publiée aux éditions du CNRS), articles.

Thèmes de recherche: surréalistes.

- **Jean-Paul SALLES**

Écrits: articles.

Thèmes de recherche: prépare un DEA sur «la Ligue Communiste/Ligue Communiste Révolutionnaire de 1968 à 1981: la construction d'un parti révolutionnaire après Mai 68».

- **Pierre SCHILL**

Écrits: DEA sur «les grèves de l'immédiat après-guerre dans les mines de charbon de Moselle (1918-1919)», articles.

Thèmes de recherche: les militants et le mouvement ouvrier dans le bassin houiller lorrain entre les deux guerres mondiales.

PRESENTATION D'ÉDITIONS ET DE COLLECTIONS

ENTRETIEN AVEC AGONE ÉDITEUR

Avant d'être une maison d'édition, *Agone* a été une revue - dont les numéros parus en 1998 ont eu pour thèmes «Neutralité & engagement du savoir» et «Art, raison & subversion». Quand ? comment ? pourquoi et avec qui, cette revue a-t-elle été créée ?

La revue *Agone* est née en 1990, de l'association (loi de 1901), de cinq (alors) étudiants sur la base de la réunion de champs disciplinaires d'une université qu'ils n'ont finalement jamais intégrée. Les débuts furent surtout des intentions sans moyens... Ainsi, nos premières (grandes) déclarations: «Ménager un espace d'écriture échappant au cercle sans vertu de la légitimité. Se soumettre aux déjà vieilles exigences d'une pensée qui se meut dans la seule satisfaction de son aboutissement et au mépris de la rentabilité; qui tente de se soustraire aux habitudes de référence et de déférence, de localisation et de reconnaissance, habitudes qui font que la parole consacrée rapporte plus souvent qu'elle ne coûte.»

Ou encore, pour n'évoquer que les raisons de ce nom d'«Agone»: une archaï que déclinaison de l'idée de combat, de joute, telle qu'elle fondait l'Antiquité grecque. Ce que nous avons traduit dans les termes inactuels de l'engagement et de la gratuité: «S'attacher à la rumination parce que l'actualité est le lieu agité dans lequel se forge l'oubli; et s'inscrire contre la satisfaction d'une modernité tristement et bruyamment consensuelle.»

Ces étudiants donc, qui écrivaient eux-mêmes mais entrèrent assez vite en relation avec des auteurs (essayistes, poètes ou romanciers; débutants ou confirmés) se sont donnés les moyens de structurer un outil de production éditoriale autonome. Parce qu'il n'en existait pas à proximité est une évidence. Ne pas insister sur le fait que l'autonomie n'a pas de prix assez élevé serait tricher avec nos intentions. Comme ce serait mentir que de nier que nous n'ayons jamais cherché à joindre l'une des parutions périodiques parisiennes dont nous étions, les uns ou les autres, éventuellement assez proches intellectuellement et politiquement. L'absence de contact avec les divers groupes de militants politiques - pourtant de sensibilités proches - est essentiellement due à la totale absence de toute tradition militante parmi nous mais aussi au fait que, dans notre région tout au moins, ces groupes restaient éditorialement déstructurés tout en s'étant coupé de l'université - notre seul «berceau» -, pendant ces années d'une gauche largement recentrée dans son institutionnalisation sous l'avènement du mitterandisme.

L'équipe initiale a vite grandi (nous avons atteint un comité de rédaction d'une quinzaine de personnes la troisième année), tandis qu'elle s'ouvrait à l'édition professionnelle par une formation, «sur le tas», tant en secrétariat éditorial, à la PAO, qu'en suivi de fabrication, etc. Toutefois, le bénévolat des membres du comité de rédaction est longtemps restée la règle - qu'il s'agisse de chômeurs ou de postétudiants installés dans le système de petits boulots (majoritairement) ou, plus tard, en début de professionnalisation (essentiellement liée à l'Éducation nationale... ou entrant en métier d'édition).

Comment fonctionnez-vous sur les plans matériel et intellectuel ? Comment se font, par exemple, le choix des thèmes traités ou celui des collaborateurs extérieurs ?

Le principe de parution thématique et pluridisciplinaire a toujours été celui d'une revue culturelle où régna longtemps la contingence des «spécialisations disciplinaires» des membres fondateurs (des numéros sur: «Écriture raisonnée», «Éthique & expression», «Interprétations», «Le Vivant», «Archaï sme»). La revue *Agone* a trouvé son modèle éditorial autour des *Cahiers du Sud* (n° 10, 1993), mais aussi comme partenaire des collectivités territoriales sans lesquelles son évolution n'aurait sans doute pas été possible - ne serait-ce que du fait de notre précarité financière chronique mais également en vertu du caractère non-rentable de notre production... (D'abord auto-financée, la revue *Agone* bénéficie désormais d'aides moins

régulières du Centre National des Lettres, de la DRAC, de la région PACA, du Conseil général des Bouches-du-Rhône et de la ville de Marseille.)

Les thèmes eux-mêmes ont toujours été et restent dépendants des compétences de ceux qui les prennent en charge: c'est donc souvent le fruit de la rencontre de celui qui deviendra le collaborateur d'un numéro ou intégrera l'équipe - une diversité thématique qui reste notre principale source d'ouverture et d'enrichissement en collaborateurs. Selon l'éclairage souhaité, chaque numéro de la revue est confié à un «maître d'oeuvre», qui prend donc en charge l'essentiel de l'ossature, du contact des auteurs, tout en étant en général lui-même l'un des rédacteurs.

On peut trouver, dans la structure même de la revue, l'influence du champ culturel des parutions périodiques tel que le définit les institutions: un mélange de sciences humaines et de littérature mais aussi une «enveloppe» à l'esthétique soignée qui, sous le peu de moyens financiers et structurels, permet de marquer la distance avec le «système fanzine».

Nous avons mis plus de trois ans pour réaliser ce que l'on peut appeler l'«entrée dans le champs éditorial», mais seul l'accueil des éditions Climats (Montpellier), pour une diffusion professionnelle en 1996-1997 chez Harmonia Mundi, la consacra vraiment.

Une telle inscription reste déterminante. Le champ culturel des parutions périodiques impose, dans une certaine mesure, thèmes et collaborateurs: porteur d'une actualité mais distribuant les auteurs disponibles - ceux des ouvrages parus récemment ou à redécouvrir parce que disparus...

Ainsi, concernant les essais constituant chaque thème, ceux-ci ne sont jamais vraiment arrivés «par la poste» - c'est-à-dire issus de candidatures spontanées; et ils sont de plus en plus rarement le fruit de connaissances interposées ou de rencontres inopinées - notre mode de relation dominant reste épistolaire: un contact par correspondance en référence aux oeuvres, qui dépend donc des «bonnes volontés» des auteurs contactés à nous répondre par la positive...

Quant aux textes littéraires, leur origine fut longtemps essentiellement interne au comité de rédaction et aux connaissances plus ou moins directes de personne à personne, pour être aujourd'hui majoritairement dépendante du relais de traducteurs ou des contacts chez des partenaires éditeurs.

Le sous-titre de la revue *Agone* porte la mention «Philosophie, Critique & Littérature». Comptez-vous vous limiter à ces trois domaines ou envisagez-vous des incursions plus fréquentes dans les domaines de l'histoire contemporaine et sociale, de l'économie, du politique ou des sciences sociales? Les numéros sur «Tchernobyl, banquet d'anniversaire» ou «Misère de la mondialisation» n'ont-ils pas d'ores et déjà entamé ce tournant ?

Annoncer que nos deux parutions de l'année 1999 porteront sur «Utopies économiques» puis «État, démocratie & marché» pourrait constituer une réponse par l'affirmative. Mais le seul programme de l'année 1998, «Hasard & jeux» et «Neutralité & engagement du savoir» en est une infirmation... Comme celui des années suivantes: «Fonction du cinéma», «La contre-histoire», «Qu'est-ce que croire ?», «Les doubles langages»...

Suivant l'identité de la revue, il convient de maintenir un équilibre dans cette succession thématique. Équilibre entre ce qui correspond à un engagement politique dans un thème plus ou moins d'actualité par ailleurs traité suivant un axe «savant» et ce qui reste plus lié à l'un de ces «thèmes éternels» de la recherche universitaire.

Quant aux termes de «Philosophie, Critique & Littérature», ils restent une sorte d'indication emblématique de la direction que nous tenons à garder - un emballage où manquent sans doute les termes «d'histoire contemporaine et sociale, d'économie, de politique et de sciences sociales», mais qui, tout en étant justes, seraient par trop réducteurs.

Quand et pourquoi la revue *Agone* a-t-elle évolué en une maison d'édition ?

L'évolution de la revue *Agone* en maison d'édition s'est faite au cours de l'année 1997 en vue d'un programme de parution qui a commencé à l'automne 1998.

Cette évolution marque le passage d'un radical bénévole à la professionnalisation d'une petite équipe (deux salariés à mi-temps). Une évolution qui n'aurait pu se faire sans la prise en charge de la distribution des ouvrages par les Belles Lettres depuis 1998.

En fait, relativement aux seules parutions de deux numéros d'*Agone* par an, nous avons mis en place une machine relativement importante - matériels, relations avec la chaîne du livre, etc. Il s'est donc agi d'atteindre un nombre minimal d'ouvrages parus par an, afin d'amortir, dans un premier temps, les frais de fonctionnement, pour, dans un second temps, espérer en vivre...

Quels sont les axes de travail et les thèmes de prédilection d'Agone éditeur ? Des collections thématiques sont-elles prévues ? Comment le travail conjoint avec la revue est-il conçu ?

Nous avons défini notre première thématique par les termes de «changement social, résistance culturelle et critique politique» et, pour les premiers ouvrages parus, sous le nom de collection - d'ailleurs toujours pas officiel - de «Contre-feux».

Sous cette définition devra sans doute entrer (nous n'avons pas les moyens de plus, qu'ils soient logistiques ou financiers...) les essais que nous avons prévu de publier et ceux que nous allons publier au moins pour les deux années à venir. Nous tentons toutefois de mettre œuvre une collection de littérature: «Marginales», qui devrait être lancée à la rentrée 1999, fruit d'une collaboration avec les éditions Titanic (Ventabren) et la revue *Propos de campagne* (Forcalquier), tentée par l'édition de livres.

Quant au travail conjoint des éditions avec la revue, il convient de citer *Partisans* (1961-1972), revue des éditions Maspero, qui constitue, à mon sens, un modèle idéal d'utilisation de la revue comme outil de relais avant et après la parution d'ouvrages; outil qui peut servir de lien entre diverses maisons d'éditions et, surtout, d'alternative à la diffusion d'une information qui échappe au diktat commercial tout en palliant à la dramatique indigence de la grande presse.

Comment concevez-vous le fait, selon vos propres termes, de «concrétiser une radicalité, forgée de lectures situationnistes et libertaires, associée à l'utopie rationaliste des Lumières telle que Pierre Bourdieu en est aujourd'hui, en France, la figure savante et politique saillante» ? Quel rapport entretenez-vous avec l'héritage des courants libertaires du passé ?

La meilleure façon sans doute d'expliquer notre évocation de cette utopie rationaliste humaniste des Lumières est de revenir concrètement à ce qui est demandé aux auteurs (souvent universitaires) de chaque numéro: diffuser un savoir qu'il s'agit de faire partager au plus grand nombre. Nous demandons ainsi aux auteurs un travail - que l'on ne doit pas qualifier de vulgarisation mais, disons, de «militant du service public» - qui consiste à transformer leurs acquis universitaires en questionnements d'intérêts généraux destinés à faire progresser la réflexion - suivant la spécialité de chacun (philosophie, histoire, sociologie, économie, etc.)

Assumer de retenir, parmi les mouvements contestataires émergents des années 1960-1970, le Situationnisme, c'est assumer un héritage non absent d'élitisme philosophico-esthétique-politique, mais c'est surtout retenir la critique de la société du spectacle et sa référence au tout-consommation comme horizon de notre présent à refuser.

La radicalité critique évoquée est tout autant une question de contenu - production d'un savoir autonome se voulant garant d'une mémoire à constituer; que de manières de fonctionner - une structure collégiale développant une activité pour partie commerciale (vendre des livres ...), mais que l'on refuse d'inféoder, justement, à des critères marchands, pour la soumettre aux exigences d'une militance comprise en termes tant intellectuels que politiques.

Quant à notre «héritage des courants libertaires du passé», celui-ci, comme pour les références précédentes, est essentiellement livresque... tout entier puisée dans la lecture des fondateurs et, pour la

tradition libertaire, ne dépassant guère les années 1920 - fonctionnant, pour beaucoup d'entre nous, comme les «lectures de jeunesse» d'une formation assez peu doctrinaire d'auteurs hétérodoxes et grand public...

On peut évoquer quelqu'un comme Bertrand Russell, représentant de cette tendance dont le plus illustre vivant est Noam Chomsky, pour boucler notre chemin, et conclure sur ces deux auteurs, qui sont également deux savants, dont l'humanisme fait référence à la tradition rationaliste prenant sa source dans le XVIII^e siècle des Lumières.

Pour beaucoup d'entre nous, plutôt qu'une définition doctrinaire, la meilleure façon est sans doute de revenir à cette humble position qu'évoque George Orwell expliquant qu'il n'avait «pas de position politique clairement définie», que s'il se «ralliait», c'est «plus par dégoût de l'oppression et du délaissement qui [est] le lot des franges les plus pauvres que par admiration théorique pour une société planifiée».

Le fait de vivre et travailler à Marseille est-il un choix délibéré ou résulte-t-il seulement des aléas de l'existence ?

Le premier hasard reste sans conteste fondateur: celui du lieu où est installée la famille dans laquelle on est né... Difficile de ne pas en dépendre ! Disons donc que, les deux fondateurs de la revue et le premier les ayant rejoint, qui restent au coeur l'activité éditoriale d'Agone, passent pour être particulièrement d'«ici» - ce qui ne fut pas le cas de chacun d'entre nous, loin de là !

En revanche, le choix de vivre et de travailler ici est devenu, progressivement, revendiqué - et, celui-ci, par chacun. Une revendication qui, étant donné le caractère dit intellectuel de notre activité dans un contexte d'hégémonie de la capitale de l'hexagone, prend la forme d'une résistance au «centrifugisme» parisien en même temps, chez certains, qu'une résistance à l'urbanité. Une résistance qui n'est pas, bien entendu, revendication régionaliste: il s'agit simplement de tenir un programme d'activités qui reste majoritairement celui de structures et de personnes installées, dans ce pays, à Paris; programme auquel la décentralisation n'a donné que les outils minimum. En fait, le meilleur outil de concrétisation d'une existence de producteur intellectuel en marge reste Internet: vivre loin du centre mais en direct avec des interlocuteurs dispersés de part le monde...

Propos recueillis par Charles Jacquier auprès de Thierry Discepolo pour AGONE ÉDITEUR
(Domaine du Terras, BP 2326 - F-13213 Marseille cedex 02 - Téléphone/Télécopie: 04 91 33 84 15 - Email - agone@lisez.com - Distribution: Les BellesLettres)

Quelques thèmes traités par la revue *Agone*

- no 20, 1998, «Art, raison & subversion: surréalisme & théorie critique».

Elizabeth Lenk, Norbert Bandier, Lothar Baier, Heinz Steinert, Dietrich Hoss, Michael Einfalt, Rita Bischof, Gérard Roche, Rolf Wiggershaus - Fictions & Dictions - Borislav Pekic, Rodolfo Walsh, Jose Manuel F. Pequeño, Coleman Dowell - Marginalia - «Un cauchemar collectif sur les races», par Edmund White.

- no 18-19, 1998 «Neutralité & engagement du savoir».

Immanuel Wallerstein, Pierre Vidal-Naquet, Alban Bensa, Daniel Bensaid & Philippe Corcuff, Thierry Discepolo, Pietro Basso, Wolfgang Hildesheimer, Philippe Froguel, Jack London (& Jacques Luzi), Noam Chomsky, Paul Nizan - Fictions & Dictions - Anatomie de la mélancolie, Robert Burton.

- no 17, 1997 «Hasard & jeux.».

- no 16, 1997 «Misère de la mondialisation».

François Chesnais, Noam Chomsky, Alain Arnaud, Michel Barrillon, Jacques Luzi, Philippe Thureau-Dangin, Serge Latouche, Samir Amin, Immanuel Wallerstein - Fictions & Dictions - Les slogans de pierre, Samuel Autexier, Miljenko Jergovic.

- no 15, 1996 «Tchernobyl. Banquet d'anniversaire».

Numéros à paraître de la revue *Agone*

- no 21, 1999 «Utopies économiques».

«La fin de l'utopie», Marcuse - «Un monde vraiment socialiste est-il possible ?», Frankman - «Pour une économie démocratique», Takis Fotopoulos - «Économie participative», Norman Baillargeon - «Redistribution vs capitalisation du travail», François Chesnais - «Utopie pour un temps présent», Van Parijs - «Le revenu universel du citoyen: un antidote à l'Apartheid global», A. G. Frank - «Utopies écologiques», F-D. Vivien - «Écologie politique», Jean-François Deléage - «L'alternative ATTAC», Jérôme Pélissier.

- no 22, 1999, «État, démocratie & marché».

- no 23, 1999, «Fonction du cinéma».

- no 24, 2000, «La contre-histoire».

- no 25, 2000, «Les doubles langages».

Titres parus dans la collection «Contre-feux»

- *Responsabilités des intellectuels*, Noam Chomsky (préface de Michael Albert).

- *Les Chiens de garde*, Paul Nizan (préface de Serge Halimi).

- *Apologies*, Denis Diderot, précédé de *Diderot dans la première bataille du libéralisme économique*, présentation de Michel Barrillon.

- *D'une abolition, l'autre. Anthologie raisonnée de textes consacrés à la seconde abolition de l'esclavage dans les colonies françaises*. Bissette, de Broglie, de Clarigny, Colson, Crémieux, de Cussac, Dillon, de Gasparin, Abbé Grégoire, Gros, Husson, Laverdant, Ledru-Rollin, Linstant, Macaulay, Moreau de Jonnés, Schoelcher, de Sismondi, Tocqueville. Textes réunis par Myriam Cottias.

- *Citations aux combats. Anthologie illustrée*. Textes de: Artaud, Bourdieu, Brecht, Césaire, Char, Clausewitz, Daumal, Foucault, Gandhi, Héraclite, Hikmet, Kadaré, Maïakovski, Malcolm X, Marat, Marx, Nietzsche, Nizan, Robespierre, Saint-Just, Schoelcher, Shakespeare, Sitting Bull, Sun Tse, Vallès. Textes réunis par T. Discepolo & J. Luzi. Photos de J.-L. Friedlingstein. Composition graphique M. Pantanella.

À paraître dans la collection «Contre-feux» en 1999

- *Une Europe ? Quelle Europe ?*, Jean-Philippe Melchior.

- *Parcours d'un combattant (1957-1998)*, Pierre Vidal-Naquet.

- *The end of "laissez-faire"*, J. M. Keynes. Précédé de «L'anti économisme de Keynes», présentation de Jacques Luzi.

- *La Fabrication du consentement*, Noam Chomsky (préface de Normand Baillargeon).

À paraître dans la collection «Marginales» en 1999

- *L'Anti-Journal. Roman de la vie littéraire*, Christophe Deshoulières.

- *Récits de Galicie*, Andrzej Stasiuk (Nouvelles traduites du polonais par W. Wisjinski).

- *Poèmes choisis (1983-1998)*, Ingela Strandberg (Traduit du suédois par V. Büschel).

CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUE: DISPARUS, DE GILLES BOURDOS (1999)

Ce film, sorti sur les écrans français (ou plutôt: sur quelques écrans français) en janvier 1999 est une libre adaptation d'un - excellent - roman de Jean-François Vilar intitulé *Nous cheminons entourés de fantômes aux fronts troués* (titre inspiré par une phrase de Natalia Trotsky, à propos des disparitions de trotskystes sous les coups des agents staliniens). Libre adaptation, car le réalisateur a choisi de recentrer son propos par rapport à la densité intransposable du livre. Ainsi, alors que le roman était construit autour d'un habile et incessant aller-retour entre deux intrigues, l'une située dans le passé et l'autre dans le présent, le film lui ne s'autorise que quelques incursions dans le présent, qui sont là pour souligner les enjeux mémoriels liés à l'histoire racontée.

Cette histoire, c'est avant tout celle d'Alfred Katz, militant trotskyste français baignant également dans les milieux surréalistes. Sa route croise celle d'autres personnages, les uns fictifs (sa compagne Mila, égérie des surréalistes et son ami Félix, stalinien convaincu), les autres parfaitement historiques (Ignace Reiss, Rudolf Klément, Léon Sédov, Ramon Mercader...). C'est dans la vision de ces personnages historiques que le film est le plus convaincant et le plus intéressant. Cela se manifeste dès la scène d'ouverture, remarquable reconstitution du passage de Reiss à la Quatrième Internationale, et de son exécution immédiate qui s'ensuit. Cela se poursuit avec un certain brio dans la vision qui est proposée de Ramon Mercader / Jacques Mornard, infiniment plus

convaincante que celle incarnée par Delon dans *L'assassinat de Trotsky*. Ainsi, pour qui connaît un peu cette histoire, il est facile de deviner l'identité de chaque personnage lors de son entrée en scène, avant même que cette identité ne soit précisée.

Le scénario nous plonge donc dans la vie quotidienne des militants trotskystes à la veille de la Deuxième Guerre Mondiale, vie quotidienne faite de trahisons, de méfiance et de mesures de sécurité pouvant paraître dérisoires face à la puissance de la machine implacable lancée sur leurs traces. On pourra reprocher sur ce plan au réalisateur une certaine et paradoxale absence d'empathie à l'égard de ceux qu'il met en scène, semblant transposer sur leur histoire ses propres réticences à l'égard de l'engagement militant. Mais, contrairement à ce que fait Jean-Jacques Marie dans sa critique quelque peu paranoïaque parue dans *Informations Ouvrières*, on ne saurait lui reprocher de ne pas avoir dessiné une hagiographie collective, et de nous avoir peint des trotskystes comme étant avant tout des êtres humains, c'est à dire des gens pleins de faiblesses et de défauts. On ne saurait non plus lui reprocher d'avoir sacrifié la pureté révolutionnaire sur l'autel que se partagent le réalisme et les besoins du romanesque. Ainsi, alors que le roman était centré sur un aller-retour passé/présent, le film se construit autour d'une problématique confrontant vie militante et vie personnelle, destin collectif et destin individuel, problématique qui devrait intéresser tous les

militants politiques, même s'ils ne partagent pas le scepticisme de Gilles Bourdos.

Au total, un film tout à fait honnête sur le plan historique et qui nous raconte une histoire qui nous touche, avec suffisamment de recul pour ne pas sombrer dans le mélo édifiant. Un film auquel on reprochera surtout une mise en scène trop effacée, peut-être trop respectueuse de l'histoire qu'elle raconte, sans se laisser aller au plaisir du langage propre à l'outil cinématographique. De ce point de vue, la meilleure scène du film reste celle où Alfred

Katz, blessé à la tête par un Mercader qu'il venait de démasquer, erre ensanglanté dans les couloirs d'un hôtel, se cognant, tombant et se relevant: une métaphore visuelle qui évoque dramatiquement le destin cruel mais glorieux de ces «fantômes aux fronts troués» qui ont su rester debout à l'heure où il était minuit dans le siècle et où tant d'autres restaient couchés...

Yann Kindo

COMPTE-RENDUS DE LECTURES.

Remarque: Les références précises des livres qui sont étudiés ici se trouvent à la rubrique «revue des livres», p.42.

Jasper BECKER, *Les Forçats de la faim dans la Chine de Mao*

Jasper Becker, considéré comme l'un des meilleurs spécialistes anglo-saxons de la Chine contemporaine, est l'ancien correspondant à Pékin du quotidien britannique *The Guardian* (1985-1990) et dirige actuellement le bureau de Pékin du *South China Morning Post* de Hong Kong. Sur les trois parties et les vingt chapitres de son livre, *Hungry Ghosts. China's secret Famine* (Londres, John Murray Ltd, 1996), paru l'an dernier en français aux éditions Dagorno sous le titre de *La Grande famine de Mao*, la petite collection «L'esprit frappeur» du même éditeur publie séparément six chapitres sous un autre titre. On laissera le lecteur juge de l'opportunité de ce découpage qui, malgré un caractère pour le moins arbitraire, permettra probablement de toucher un autre public que celui d'un gros livre de plus de 500 pages.

Cet extrait reprend les cinq derniers chapitres de la première partie de l'ouvrage original («La Chine: une terre de famine») et le premier de la seconde («La grande faim»). Il pose donc les origines historiques du drame (la famine en Ukraine au

début des années trente), ses prémices (la première collectivisation de 1949 à 1958), et ses causes (l'imitation du modèle originel stalinien et la prétendue science prolétarienne), avant de présenter une vue d'ensemble de la famine. Il manque donc par rapport à l'édition intégrale les plus importants développements sur cette grande famine et ses conséquences dantesques, ainsi que la dernière partie sur l'échec de Mao, une tentative de bilan chiffrée des victimes, et un chapitre final roboratif sur «l'échec de l'Occident»; à savoir l'aveuglement des États occidentaux et des institutions internationales devant cette tragédie. Cette édition bon marché ne peut donc remplacer la lecture du texte intégral, mais peut être utile comme invitation à s'y reporter.

Par rapport à nos préoccupations, il devrait être désormais difficile d'étudier les mouvements marxistes-léninistes dans le monde et les sympathies maoïstes d'une partie importante de l'intelligentsia occidentale des années soixante sans avoir présent à l'esprit un drame dont l'ampleur est encore difficile à concevoir.

C. Jacquier

Cahiers Léon Trotsky numéro 63: Sur le mouvement ouvrier aux Etats-Unis

Ce numéro des *Cahiers Léon Trotsky*, comme on peut le constater au vu du titre, est avant tout un numéro thématique, centré ici sur le mouvement ouvrier américain. L'inflexion prise récemment par cette revue, et consistant à sortir d'une démarche historique ayant comme unique objet le mouvement trotskyste, se trouve ainsi confirmée à cette occasion. Et ce au profit d'une analyse qui s'élargit au mouvement ouvrier et révolutionnaire; encore que le trotskysme garde une place respectable dans ce cadre, les auteurs des textes ou études présentés étant tous issus de la mouvance trotskyste. Toujours dans cette optique, il faut aussi prendre en compte le fait que les documents tout autant que le plus long des articles sont centrés sur le S.W.P (Parti Socialiste des Travailleurs), l'organisation trotskyste américaine.

Cette double constatation peut fournir un bon point de départ pour l'analyse, mais il importe d'abord de présenter d'une façon plus complète l'ordonnancement de ce numéro. Il se subdivise en trois sections bien identifiées: articles et études, documents, «les départs» (notices nécrologiques concernant des personnalités ayant eu des liens avec le mouvement). Les articles et études sont au nombre de trois: «Préhistoire du CIO» par Tom Kerry, «Avant-gardes aux Etats-Unis dans les années 30» par Paul LeBlanc, «Le cataclysme: la Deuxième Guerre mondiale et l'histoire du trotskysme américain» de Frank Lovell. Les trois auteurs ont en commun d'avoir été membres du S.W.P.

Les trois documents présentés se situent dans un contexte particulier: le débat interne à l'intérieur du S.W.P au cours de la fin de la seconde guerre mondiale, et portant essentiellement sur les perspectives politiques envisageables pour les révolutionnaires. Ils émanent d'opposants dans le parti, en l'espèce Félix Morrow et «Daniel Logan» (= Jean Van Heijenoort, l'ancien secrétaire de Trotsky). Le

débat se conclura par leur départ du S.W.P. Il est possible d'envisager l'intérêt historique de cette publication suivant un double angle d'analyse, comme on l'a déjà dit: à la fois comme étude du mouvement ouvrier d'un point de vue influencé par les principes marxistes et trotskystes, et comme étude plus spécifique du trotskysme.

Les articles, en particulier ceux de Kerry et LeBlanc, s'interrogent sur l'émergence, la structuration et les transformations du mouvement ouvrier américain. L'accent est mis de manière pertinente sur les effets de la vague d'industrialisation et de modernisation économique survenant à partir de la fin 19e-début 20e siècle: afflux d'une main-d'oeuvre nouvelle et généralement peu qualifiée (ruraux, immigrants issus en particulier d'Europe de l'Est), et ayant un type de rapports nouveau avec le monde industriel. Par exemple, LeBlanc fait remarquer que cette masse de travailleurs n'a pas de tradition de lutte, et que cela est amplifié par la persistance de liens ethniques et familiaux très forts qui entravent le développement d'une «conscience de classe» très puissante. D'un autre côté, l'inadaptation de ce groupe de salariés à la discipline du travail industriel peut les pousser à participer à des luttes puissantes ou à des grèves «sauvages», mais animées par des éléments «radicaux» (terme renvoyant de manière générale aux groupes contestataires ou d'extrême-gauche aux Etats-Unis) déjà fortement politisés au préalable.

Quoiqu'il en soit, cet ensemble de mutations débouche sur une remise en cause du syndicalisme traditionnel représenté par l'AFL, qui reste obstinément accrochée au modèle du syndicalisme de métier refusant de syndiquer la masse des travailleurs inorganisés et peu qualifiés; la mise en place d'un syndicalisme d'industrie sera donc largement le fait de groupes radicaux et révolutionnaires (anarcho-syndicalistes de l'IWW, socialistes puis PC, etc...), et se concrétisera vraiment avec la formation du CIO (Kerry).

Il est important de prendre en compte le fait que les auteurs savent présenter de manière argumentée leurs analyses, y compris en la

confrontant à celles d'autres historiens. Mais l'intérêt ne s'arrête pas là : il réside aussi dans la prise en compte d'autres facteurs, en particulier événementiels. Le rôle de la seconde guerre mondiale, provoquant un nouveau bond de la syndicalisation et débouchant sur un nouvel essor des luttes sociales en 1946-1947, est dès lors largement évoqué. Mais, plus fondamentalement, il importe pour les auteurs de prendre en compte le fait qu'au cours des grandes luttes sociales évoquées tend à se cristalliser une tradition socio-politique dans certaines franges de salariés et du mouvement ouvrier. Même en cas de reflux, des acquis demeurent et ne demandent qu'à être réactivés : lorsqu'une nouvelle vague d'affrontements sociaux apparaît, elle reprend en charge ces phénomènes et peut leur donner une ampleur accrue. Ce qui revient à affirmer l'existence d'une continuité sociologique et socio-politique entre les grands événements sociaux aux Etats-Unis durant cette période : la grève générale de Seattle et des chantiers navals en 1919, puis en 1934 la grande grève maritime (on remarquera la similitude du milieu professionnel où ces grèves se déroulent...) ainsi que les grèves générales de San Francisco et Minneapolis, ont des liens entre elles. Elles contribuent à sédimer une tradition et une conscience de classe (avec des pratiques particulières : grève générale, embryon de double pouvoir qui peut préfigurer la mise en question du pouvoir politique), et en fin de compte pour Kerry préparent en partie la montée du syndicalisme d'industrie se concrétisant par la formation du CIO dans les années 1930.

Ainsi, les différents moments des contradictions sociales aux Etats-Unis s'intègrent dans une logique commune, même s'ils sont séparés par des périodes de reflux : «Chaque plateau successif peut être remonté jusqu'à ses racines dans les luttes antérieures, chacune d'elles traversant un certain cycle et chacune émergeant aussi à un niveau supérieur» (p. 26).

Le troisième aspect intéressant de l'analyse consiste dans l'insistance des auteurs à mettre en évidence le rôle des minorités radicales actives dans la construction de ce processus historique de masse : IWW et socialistes, PC,

trotskyistes (Lovell considère qu'ils ont pu par exemple contribuer à hâter la mutation du syndicalisme en décidant en 1933 d'opérer un travail à l'intérieur de l'AFL, car ils avaient conscience que des transformations du mouvement ouvrier allaient se manifester).

Au total, la logique d'étude qui prévaut à ceci d'intéressant qu'elle permet d'offrir une lecture assez originale du rôle des minorités révolutionnaires aux Etats-Unis, en le comprenant d'une imbrication entre trois données : les mutations socio-économiques, le façonnement d'une culture socio-politique au sein du mouvement ouvrier, les orientations politiques plus ou moins pertinentes des organisations radicales (les erreurs stratégiques des IWW ou l'imprégnation du PC par le stalinisme sont présentées comme des entraves dans cette optique). Elle permet aussi pour l'historien de percevoir les originalités d'une historiographie de type trotskyste : importance accordée aux structures sociales et économiques, insistance sur le rôle de l'action des avant-gardes. Notons par ailleurs qu'une autre logique, caractéristique de la culture politique du SWP, apparaît implicitement : l'affirmation selon laquelle il serait le dépositaire de la continuité du mouvement communiste (et plus largement radical) apparu depuis le 19^e siècle aux Etats-Unis.

Bien entendu, certains aspects peuvent se discuter dans ces analyses, par exemple concernant le processus de développement du mouvement ouvrier (on a parfois l'impression d'un certain déterminisme) ; force est en tout cas de constater qu'elles ne manquent pas de cohérence.

L'autre grand thème d'étude, que nous aborderons plus brièvement, réside dans l'évocation de la trajectoire politique du SWP, qui l'amène en fin de compte à rompre avec certains aspects du trotskysme classique dans les années 1980 (la résultante étant sa désaffiliation de la IV^e Internationale - Secrétariat Unifié). Il excite d'autant plus la curiosité que, comme on l'a dit, ce sont des personnes de la mouvance du SWP ou du trotskysme qui en traitent ; ce fait pourrait donner lieu à des réajustements concernant

l'interprétation de l'histoire du trotskysme par les trotskystes eux-mêmes...

Pierre Broué aborde explicitement ce terrain dans sa présentation du dossier, et il suggère de jeter un oeil nouveau sur l'histoire de ce parti au travers des textes écrits par ces opposants. On ne peut à ce stade du débat historique que remarquer que les arguments fournis par les opposants du SWP sur les perspectives politiques du mouvement dans son ensemble (en Europe et à la fin de la guerre essentiellement), font preuve en apparence de plus de pertinence que ceux avancés par la majorité du parti. Ils apparaissent, au dire des opposants, comme marqués par l'attente de soulèvements révolutionnaires imminents doublés d'un effondrement rapide du stalinisme, et ne permettant donc pas de formuler les tactiques et mots d'ordre transitoires qui seraient nécessaires. Ces textes jettent donc une lumière sur l'état d'esprit d'une partie du mouvement trotskyste de l'époque, et permettent d'appréhender plus correctement quel a pu être l'effet en retour lorsqu'il s'est avéré que ces attentes étaient en grande partie infondées; de fait, l'ensemble de l'historiographie consacrée au trotskysme insiste sur la violence des déceptions qui sont alors survenues, et qui ont pu contribuer à la profondeur des débats et mises en question apparus quelques années plus tard.

Ce numéro des *Cahiers Léon Trotsky* n'a pas la prétention d'analyser toute l'histoire du mouvement ouvrier américain. Mais à mon avis, il remplit correctement son objectif: proposer des pistes de recherche originales, et envisager de manière plus sereine l'histoire du trotskysme. Comme quoi une histoire engagée ne tombe pas forcément dans des travers partisans, et peut s'avérer plus féconde que l'«historiquement correct» qui a pu sévir ici où là concernant le mouvement ouvrier.

Q.Dauphiné

Félicien CHALLAYE, *Un livre noir du colonialisme. «Souvenirs sur la colonisation»*

Publié pour la première fois en 1935 par les amis de Félicien Challaye pour son soixantième anniversaire sous le titre de *Souvenirs sur la colonisation*, cette réédition est complétée par différents textes annexes⁷ et précédée d'une présentation de l'historien Michel Dreyfus. Le nouveau titre correspond beaucoup moins au contenu du livre que l'original, heureusement conservé en sous-titre.

En effet, l'ouvrage ne se présente pas comme un véritable «livre noir» des crimes et des exactions du colonialisme, mais est surtout le récit des expériences personnelles de l'auteur. En effet, lorsque Félicien Challaye (1875-1967), condisciple de Charles Péguy et d'Albert Mathiez à l'École normale supérieure, dreyfusard et jeune agrégé de philosophie, s'embarque pour un voyage autour du monde de deux ans grâce à une bourse de l'université de Paris (fondation Albert Kahn), il est persuadé de la mission civilisatrice du colonialisme. Il va visiter notamment l'Égypte, l'Inde, l'Australie, l'Indochine française, le sud de la Chine et le Japon. En 1901, durant son premier séjour à Saigon, il rencontre un juge, lecteur et ami des *Cahiers de la Quinzaine* de Péguy, qui lui affirme la fausseté des opinions courantes sur les bienfaits de la colonisation française pour les indigènes. Challaye fait très rapidement l'expérience de la fausseté de ses préjugés favorables au colonialisme. Brutalement, il va se rendre compte que, sous toutes les latitudes et quelle que soit la nationalité du colonisateur, «la colonisation n'est pas une entreprise humanitaire; elle est un régime d'oppression politique ayant

⁷ Parmi les textes annexes, on lira avec intérêt un «Discours sur le travail forcé» (1946) de Félix Houphouët-Boigny, extraits de deux interventions du député du Rassemblement démocratique africain devant l'Assemblée nationale constituante, d'autant plus convaincant que son propos est modéré et qu'il y affirme sa croyance dans les bienfaits de l'Union française.

pour fin l'exploitation économique des peuples soumis».

Par la suite, Félicien Challaye sera jusque dans les années trente un des pionniers du combat anticolonial. Ainsi en 1905, il fait partie de la mission d'enquête de Savorgnan de Brazza au Congo français dont il tirera la matière d'un numéro des *Cahiers*, préfacé par Péguy, dénonçant les crimes commis dans ce pays contre les indigènes par les compagnies concessionnaires avec la complicité de l'administration coloniale.

Durant l'entre-deux guerres, il poursuit le combat anticolonial dans le cadre de la Ligue des droits de l'homme. Ainsi au congrès national de Vichy (23-25 mai 1931), Challaye s'oppose au fait colonial au nom du droit des peuples et lit un message du Tunisien Bourguiba à qui on a refusé la parole. Malgré les abus constatés, les radicaux Maurice Violette et Albert Bayet croient encore possible de s'appuyer sur les idéaux de progrès pour proposer la formule d'une «colonisation démocratique», aussitôt reprise par le président de la Ligue, Victor Basch. Lors du vote d'un texte sur ce sujet, ces derniers remportent 1523 mandats contre seulement 634 à celui défendu par Challaye. Ce dernier préside aussi le «Comité d'amnistie et de défense des Indochinois et peuples colonisés» après les procès de Saïgon et de Hanoi (mai-juin 1933).

Après un bref passage au PCF jusqu'en 1923, Challaye adhère à deux petites formations politiques regroupant des exclus de ce parti qui refusent la tutelle de l'Internationale communiste sans envisager un retour dans la social-démocratie: l'Union socialiste-communiste, puis le Parti d'unité prolétarienne (1930). Il n'en est pas moins parmi les fondateurs des Amis de l'Union soviétique (1927) et adhère au Cercle de la Russie neuve ainsi qu'à la Ligue contre l'impérialisme et l'oppression coloniale, créée à l'initiative du kominternien Willy Münzenberg. Il figure donc parmi les «compagnons de route» de l'époque.

Mais devant les dangers d'un nouveau conflit mondial, les préoccupations pacifistes l'emportent sur les combats anticolonialistes. En mai 1935, la déclaration Laval-Staline préfigure,

selon lui, une nouvelle «union sacrée» à laquelle les partis communistes se sont ralliés sur l'ordre de Moscou. Il adopte alors une attitude de plus en plus critique sur la politique de Staline, et signe notamment l'«appel aux hommes» condamnant le procès de Moscou d'août 1936. Il tente aussi vainement de poser la question du stalinisme à l'intérieur de la Ligue des droits de l'homme.

Afin de mieux connaître l'ensemble des courants de la gauche de l'entre-deux guerres, il serait particulièrement intéressant de revenir, textes à l'appui, sur les différentes prises de position de Challaye durant la seconde moitié des années trente. On pourrait alors mieux voir comment ses différentes prises de position pacifistes, anticolonialistes et antistaliniennes s'articulent entre elles, en soulignant les limites de son pacifisme intégral, source probable de ses errements ultérieurs sous l'Occupation...

C. Jacquier

Varian FRY, *La Liste noire*

Après être resté durant des décennies dans l'obscurité, malgré quelques courageuses tentatives d'évoquer cette période, l'action de Varian Fry et du Comité américain de secours à Marseille en 1940-1941 font désormais l'objet d'une grande attention. Son livre sur son expérience marseillaise, *Surrender on demand*, publié aux États-Unis en 1945, fait l'objet d'une traduction française sous un nouveau titre à cinquante-quatre ans de distance. L'ouvrage a fait l'objet d'une présentation par Edmonde Charles-Roux à l'émission de Bernard Pivot, «Bouillon de Culture» (vendredi 26 mars 1999), tandis que le Conseil général des Bouches-du-Rhône a organisé deux expositions autour de Varian Fry. La première, de caractère artistique, a réuni à Aix-en-Provence (12 janvier - 11 avril 1999) quelques-unes des oeuvres créées à Marseille par les artistes qui s'y réfugient provisoirement en 1940-1941 avant le départ de la plupart d'entre eux outre-Atlantique (Hans Bellmer, André Masson, Marcel Duchamp,

Wilfredo Lam, Marc Chagall, etc.). La seconde, de nature historique, présente l'action de Varian Fry et du Centre américain de secours à Marseille (18 mars - 30 juin 1999, Hôtel du département des Bouches-du-Rhône, Marseille). Enfin, les 19 et 20 mars, un colloque international organisé par le même Conseil général et l'Université de Provence a réuni à Marseille quelques-uns des témoins et survivants de cette aventure en même temps que chercheurs et historiens.

Dans *La Liste noire*, Varian Fry présente d'une manière très vivante le récit de son action à Marseille, de son arrivée dans la ville en juillet 1940 à son expulsion par le gouvernement de Vichy treize mois plus tard. Après son départ, son action continuera encore quelque temps sous l'impulsion de son bras droit, le Français Daniel Bénédite⁸, ancien militant de la Gauche révolutionnaire de Marceau Pivert rallié au PSOP en juin 1938. D'abord installé dans une chambre d'hôtel exigüe, Fry, pour répondre à l'attente des nombreux réfugiés qui affluent dans la ville, ouvre un bureau au 60 rue Grignan, puis au 18 boulevard Garibaldi et s'entoure de collaborateurs qui y feront pour beaucoup l'apprentissage de la résistance. Fry réside à la villa Air-Bel dans le quartier de la Pomme, surnommée Espère-Visa par Victor Serge, où il côtoie ce dernier, accompagné de Laurette Séjourné et de son fils Vlady, mais aussi André Breton, sa compagne Jacqueline et leur fille Aube, Daniel et Thedora Benedite et quelques autres, dans une sorte de petit phalanstère surréaliste où s'élabore le célèbre «jeu de Marseille». Malgré d'immenses difficultés, Fry parviendra par des moyens légaux et illégaux à sauver environ 1800 réfugiés, célèbres ou anonymes. À son retour aux États-Unis, il sera l'un des premiers à évoquer «le massacre des juifs» dans un article terrible (*The New Republic*, 21 décembre 1942) qui pose également la responsabilité de son pays dans cet abandon des victimes.

⁸ Cf. son témoignage: *La Filiale marseillaise. Un chemin vers la liberté sous l'occupation*, préface David Rousset, Paris, ClancierGuénaud, 1984.

On ne peut que se féliciter de la traduction de ce livre, comme des nombreuses manifestations organisées autour de son action qui permettent de rendre à une ville peu soucieuse de son passé une partie de la mémoire des événements tragiques qu'elle connut durant la Seconde Guerre mondiale.

Il est cependant permis de s'interroger sur une démarche qui ressort plus de la commémoration, si juste fût-elle, que de l'histoire problème. Citons-en un seul, mais de taille, qui n'a malheureusement pas été abordé au cours du colloque (sauf de façon très marginale dans la remarquable communication de Laurent Jeanpierre) et que la simple lecture de *La Liste noire* permet de poser. Le livre de Fry est dédié notamment à Paul Hagen. Dans la très intéressante postface de l'ouvrage, on peut lire que, peu après son retour d'un voyage en Allemagne où Fry s'était rendu comme journaliste de la revue *The Living Age* «il rencontra Karl Frank (alias Paul Hagen), un jeune chef du parti social démocrate allemand évincé»⁹. Fry est gagné par la force de conviction de Frank et l'aide à collecter des fonds pour soutenir les activités de certains de ses camarades restés en Tchécoslovaquie. Ce dernier fonde ensuite l'American Friends of German Freedom à laquelle Fry participe également. C'est en juin 1940, qu'il participe à l'organisation d'un repas «destiné à rassembler des fonds pour aider à l'émigration de jeunes social-démocrates (les mêmes que Fry mentionne dans *La liste noire* comme étant ses premiers «clients» à l'hôtel Splendide)».

Explorer plus en détail cette piste, mais aussi étudier précisément le parcours de Varian Fry, avant et après son action à Marseille, permettrait sans doute d'avoir une vue plus juste

⁹ Sur l'itinéraire controversé de Karl Frank (1893-1969), on consultera avec profit le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international-Allemagne* (Paris, Éditions ouvrières, 1990, p. 189-190) et sur le groupe *Neu Beginnen*, les passages qu'y consacre Harimut Mehringer (p. 48-51) dans «La résistance du mouvement ouvrier et son échec», in *Des Allemands contre le nazisme. Oppositions et résistances 1933-1945*, Paris, Albin Michel, 1997.

et plus complexe d'un personnage fascinant, mais encore méconnu.

C. Jacquier

Gilles HEURE, *Gustave Hervé, de l'insurrection au nationalisme*

Pour qui s'intéresse à l'histoire du socialisme en France, la personnalité de Gustave Hervé est une sorte de repoussoir caricatural: braillard insurrectionnel, antimilitariste inconséquent, il ne manque pas de devenir avec la Première guerre mondiale un patriote tout aussi excité pour finir mussolinien et même pétainiste. Il n'est en réalité pas assez connu pour devenir le symbole d'une dérive menant de la gauche extrême au fascisme, dérive qui excite facilement l'imagination à cause du paradoxe. Son nom aurait pu suivre la litanie des «traîtres» Doriot et Déat, mais il échappa à ce sort exemplaire car la carrière du Hervé fasciste ne fut pas assez réussie pour être remarquée; pour tout dire elle fut bien peu crédible. Au fond on considère fréquemment que Hervé ne fut pas quelqu'un de suffisamment sérieux pour que son parcours soit porteur de sens et mérite que l'on s'y attarde, autant le socialiste «insurrectionnel» d'avant guerre qui était déjà décrié aussi à l'extrême-gauche (Trotsky ne fut pas particulièrement tendre avec lui ni surtout Rosa Luxemburg) que le fasciste de pacotille sans public ni parti.

Mais aujourd'hui, enfin un historien accepte de se pencher avec rigueur sur le cas de cet enfant terrible de la SFIO ! Gilles Heuré en effet vient de faire publier une étude fort bien documentée qui fait le point sur ce sujet finalement méconnu. On y découvre un Hervé certes bien braillard en ce sens qu'il affectionne les bons-mots dans les meetings où il attire les foules mais on y découvre un Hervé méthodique constructeur d'une véritable tendance interne, un Hervé infatigable «VRP» du socialisme, un Hervé qui dans les fameuses années 1909-1910 est très bien intégré au sein de la SFIO. Certes,

sur le plan théorique, il est un peu faible; ses idées sont peu étayées mais il a le mérite d'épouser un courant important qui se situe à la jonction entre le syndicalisme révolutionnaire d'inspiration libertaire et le socialisme de tradition blanquiste.

L'auteur nous montre les étapes du ralliement de Hervé à la cause nationaliste. Le passage est en réalité moins abrupt que l'on ne le croit généralement. Hervé qui signait jadis ses articles dans son journal *La guerre sociale* du pseudonyme de SansPatrie rencontre petit à petit la réalité du patriotisme et il prêche désormais le «désarmement des haines» plutôt que la guerre civile qu'il juge peu probable. C'est que Hervé n'a jamais eu vraiment confiance en la spontanéité des masses qu'il jugeait globalement «avachies». Ce mépris du peuple, partagé par une grande partie des anarchistes de l'époque (il en a embauchés plusieurs dans l'équipe de son journal comme Emile Pouget par exemple, ancien directeur du Père Fouettard et surtout Almeyreda), le conduira à réviser ses théories. Il y met certes le temps mais le cap ne variera plus. Puisque la «masse veule» ne veut pas de la révolution, prévoyons autre chose, se dit Hervé qui devient ainsi partisan d'une république autoritaire. Son journal s'appelle désormais *La Victoire*, il est le chantre du patriotisme le plus chauvin, relayant tous les «bobards», dénonçant les traîtres...

Cette évolution ne sera pas celle d'un courant politique. Il crée bien après-guerre une sorte de ligue fasciste, il est en France l'un des premiers à le faire, mais le succès n'est pas au rendez-vous. Son organisation malgré quelques ralliements qu'il croit porteurs d'espoir (celui de Buccard par exemple) restera squelettique. Quand bien même la guerre a bouleversé de nombreux clivages, beaucoup des anciens amis d'Hervé ne le suivent plus comme son ami d'enfance le socialiste breton Emile Masson ou encore Gustave Méric qui sera de l'aventure du PCF (pas pour longtemps)...

Les lecteurs de l'ex-*Guerre Sociale* ne s'y retrouvent plus non plus. Leur nombre ne cesse de décliner. La nature du lectorat semble évoluer aussi bien sûr: il semble qu'il y ait moins

d'ouvriers, et quand Hervé dénonce les persécutions juives hitlériennes (car on peut lui reprocher beaucoup de choses mais pas l'antisémitisme, c'est toujours ça), il est clair que son public n'est plus le même que jadis car il lui faut se rendre à l'évidence: ils sont majoritairement hystériques à l'égard des Juifs et ils le lui font savoir.

La fin est pathétique. Gilles Heuré nous la décrit minutieusement. D'abord hitlérien enthousiaste, Hervé change à nouveau d'avis devant la menace de guerre. En 1935, il trouve encore les moyens de lancer sa dernière fameuse campagne: «C'est Pétain qu'il nous faut !», ce qui lui vaudra l'étiquette posthume de pétainiste. Soyons juste, cette étiquette est un peu usurpée quand on pense que Hervé ne fut pas vraiment un «collaborateur» comme on dit. Il n'en eut guère le temps. Quand Pétain accède au pouvoir, Hervé patauge entre son nationalisme qui lui fait condamner l'armistice et son misérable désir de faire allégeance pour pouvoir encore continuer à publier sa feuille. En pure perte de toute façon: elle est interdite. Il meurt isolé en 1941.

A travers cette intéressante étude, Gilles Heuré nous restitue Gustave Hervé tel qu'il a été: non pas un grand penseur politique ni un tribun, mais un journaliste qui eut son heure de gloire parce qu'il écrivait comme il parlait et vice-versa, outrancièrement, usant sans retenue de l'ironie facile pour mettre les «bons bougres» de son côté et faire vibrer chez eux quelque corde sensible. En dépit de sa démagogie, on se surprend à éprouver une certaine sympathie pour ce personnage que ni la prison ni les procès ne semblent effrayer, cet adepte d'une sorte de stratégie de la provocation. Sa pensée assez simpliste le faisait paraître comme un homme entier dont le parcours, loin d'être atypique ou chaotique est, à sa manière, hélas, le reflet d'une époque avec sa part d'errements et de revirements mais aussi ses lignes directrices.

Quoi de plus banal en effet que d'être pacifiste à la SFIO en 1905 et belliciste en 1914? Dès les débuts de la guerre de 14 et plus encore après son exclusion de la SFIO en 1918, son personnage devient nettement moins sympathique rongé qu'il est par une rancœur qui semble lui

dicter ses dernières positions. Cette aigreur a partie liée à son exclusion de la SFIO après qu'il ait tant œuvré pour elle, mais aussi au déclin de son journal et de son audience, à ce qu'il ne peut plus faire de conférence sans qu'elle soit perturbée par des communistes, ... Mais le pathétique et triste pantin de 1939 n'est que l'ultime avatar d'une évolution qui puise toutefois ses racines dans la pensée brute du Hervé insurrectionnel qui affectionne les poses presque aristocratiques de celui qui prétend être prêt à monter sur les barricades et qui fustige avec un mépris masquant mal sa déception l'inaction des masses.

Stéphane Moulain

Wolfgang et Petra LUBITZ, *Trotsky bibliography*

Cet ouvrage n'est pas au sens strict une nouveauté, puisqu'il s'agit de sa troisième édition (la première datant de 1982). Toutefois, les nombreux compléments et actualisations apportés justifient à eux seuls de parler de travail inédit. Par rapport aux travaux bibliographiques déjà existant (ceux de Louis Sinclair en particulier, qui portaient sur Léon Trotsky exclusivement, ou le *Trotskyist serials bibliography*, qui se consacrait aux publications trotskystes), celui de Wolfgang et Petra Lubitz est beaucoup plus complet, dans le sens où il essaye de couvrir la totalité des écrits portant sur Trotsky et le mouvement trotskyste. 9500 titres en 25 langues sont ainsi survolés. Une diversité linguistique qui ne peut qu'inciter à mettre en place une collaboration internationale des chercheurs pour réussir à croiser toutes ces informations.

La préface brosse un petit aperçu historique des écrits sur Trotsky et le trotskysme depuis la seconde guerre, et fournit une liste des centres d'archives américains et européens spécialisés. Quand à l'organisation de la bibliographie elle-même, le premier volume recense les livres, articles, travaux non publiés, avec une courte présentation et/ou leur

sommaire, et classés par thèmes: les différents aspects de la vie et de la pensée de Trotsky, les luttes menées par lui-même et par l'opposition de gauche dans le PCUS, la répression orchestrée par Staline, le mouvement trotskyste international et ses incarnations nationales... Le deuxième volume, lui, répertorie un grand nombre de notes de lecture publiées sur des ouvrages de ou sur Trotsky et le mouvement trotskyste, des nécrologies sur un certain nombre de dirigeants trotskystes décédés; et surtout, il offre plusieurs index particulièrement utiles pour s'orienter dans cette jungle de références, par auteur, titre, revues, ou lieux de publication pour les travaux universitaires...

Toutefois, parmi les limites probables se pose un problème d'accessibilité: combien de bibliothèques, combien de centres d'archives vont l'acquérir ? à quand une éventuelle - et sans doute hypothétique - traduction ? Car même si l'ouvrage est écrit en anglais (les titres originaux des écrits étrangers sont conservés, mais également traduits), il n'en est pas pour autant facilement accessible à tous. Et il s'agit là d'un cercle vicieux, car sans traduction ni édition française, la diffusion en sera limitée; et sans outils de travail aussi utile, les progrès exogènes du champ de recherche seront d'autant plus lents. De plus, de par l'ampleur d'un tel recensement, il est inévitable que certains travaux universitaires non édités et articles divers échappent à la sagacité des auteurs, eux-mêmes bibliothécaires. Raison de plus, afin d'atteindre une exhaustivité profitable à tous, pour que ce genre d'informations soit diffusé par chacun et centralisé, comme dans ce Bulletin.

Avec la somme de Robert Alexander, *International Trotskyism 1929-1985 (a documentary analysis of the movement*, Durham and London, 1991) qui brossait un aperçu historique du trotskysme dans chaque pays, on a là un ensemble qui constitue le parfait point de départ - et même la parfaite panoplie - du chercheur es-trotskyisme (sic). Ainsi que le dit le dépliant de présentation, ce travail «(...) is designed also to speed up the search for secondary literature on Trotsky and the

movement named after him». On ne peut mieux dire.

J.-G. Lanuque

George ORWELL, *Essais, Articles, Lettres vol. III (1943-1945)*

En novembre 1943, George Orwell démissionne de son poste à la Section indienne du Service oriental de la BBC qu'il occupe depuis avril 1941¹⁰. Le même mois, il entre comme responsable des pages littéraires à *Tribune*, l'hebdomadaire de la gauche travailliste. Il y écrit plus ou moins régulièrement soixante et onze chroniques intitulées «As I please» (À ma guise) jusqu'en avril 1947. L'hebdomadaire, dirigé par Aneurin Bevan, lui laisse toute liberté pour traiter comme il l'entend les sujets de son choix, en particulier sur la nature du socialisme ou contre le régime stalinien alors que l'alliance avec l'URSS muselle tous les critiques.

Il y élabore aussi les thèmes principaux de son plus célèbre roman. C'est en effet dans une de ces chroniques littéraires qu'il écrit la phrase souvent citée comme emblématique de 1984 : «Le plus effrayant dans le totalitarisme n'est pas qu'il commette des «atrocités», mais qu'il détruise la notion même de vérité objective: il prétend contrôler le passé aussi bien que

¹⁰ Les mêmes éditions ont publié le volume I des Essais (1920-1940) en 1995, le II (1940-1943) l'année suivante. En 1997, elles ont aussi donné une excellente brochure, *George Orwell devant ses calomnieux. Quelques observations*, en réplique à une campagne médiatique visant à le faire passer pour un mouchard et un délateur.

l'avenir» (4 février 1944). En 1947, il écrira au moment du dixième anniversaire de *Tribune* que, même s'il est loin d'être parfait, c'est «le seul hebdomadaire qui fasse à l'heure actuelle un réel effort pour être à la fois progressiste et humain - autrement dit pour combiner une véritable politique socialiste avec le respect de la liberté d'expression et de parole et une attitude civilisée envers la littérature et l'art».

Orwell collabore aussi au *Manchester Evening News* où il donne, tous les jeudis, des recensions de livres, ainsi qu'à *l'Observer*. Il écrit aussi une «Lettre de Londres» à *Partisan Review* (New York) depuis janvier 1941. Parallèlement, il publie aussi des essais sur «Le peuple anglais», le nationalisme, «l'immunité artistique» de Salvador Dali, les romans de James Hadley Chase, etc. Mais surtout, il écrit *Animal Farm*, sa fable antitotalitaire à laquelle il pensait depuis plusieurs années. Le manuscrit est achevé en février 1944, mais ne sera publié que dix-huit mois plus tard chez Secker et Warburg après avoir été refusé par plusieurs grands éditeurs anglais pour des raisons manifestement politiques. Cette édition des Essais contient donc logiquement plusieurs textes qui sont consacrés à ce livre, en particulier deux préfaces à *Animal Farm*, l'une à l'édition ukrainienne qui explique que «rien n'a plus contribué à corrompre l'idéal socialiste initial que de croire que l'Union soviétique était un pays socialiste»; l'autre, demeurée inédite jusqu'en 1995, sur la censure à laquelle s'était heurtée son manuscrit et où il s'interrogeait sur ce fait: «l'actuelle généralisation de modes de pensée fascistes ne doit-elle pas être attribuée dans une certaine mesure à «l'antifascisme» de ces dix dernières années et à l'absence de scrupules qui l'a caractérisé?»

À la lecture de ces écrits, on ne peut qu'être frappé de la lucidité et de l'honnêteté tranquilles avec lesquelles George Orwell juge des événements de son temps. Il est non seulement un des analystes et des témoins les plus sûrs des drames des années trente et quarante, mais aussi un critique toujours actuel des travers les plus inquiétants des sociétés modernes (nihilisme, destruction de la morale

commune, corruption du langage, etc.) au-delà même de la déconfiture des sociétés prétendument socialistes dont il a été, totalement isolé et à contre-courant, l'un des critiques les plus éminents.

Laissons le conclure sur la responsabilité des intellectuels dans un passage bien dans sa manière: «Je sais que les intellectuels anglais ont toutes sortes de motifs à leur lâcheté et à leur malhonnêteté, et je n'ignore aucun des arguments à l'aide desquels ils se justifient. Mais qu'ils nous épargnent du moins leurs ineptes couplets sur la défense de la liberté contre le fascisme. Parler de liberté n'a de sens qu'à condition que ce soit la liberté de dire aux gens ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre. Les gens ordinaires partagent encore vaguement cette idée, et agissent en conséquence. Dans notre pays (...), ce sont les libéraux qui ont peur de la liberté et les intellectuels qui sont prêts à toutes les vilénies contre la pensée.»

C. Jacquier

Arturo PEREGALLI et Sandro SAGGIORO, *Amadeo Bordiga. – La sconfitta e gli anni oscuri (1926-1945)*¹¹

Le fondateur et chef du Parti communiste italien jusqu'en 1925 Amadeo Bordiga a suscité des études en Italie, et bien peu en dehors de ce pays. Emprisonné et relégué dans les îles (Ustica, Ponza) de décembre 1926 à 1930, Bordiga sera ensuite libéré, et se retirera de toute activité politique jusqu'en 1943, date à laquelle il émergea de plus en plus comme le théoricien du mouvement qui porte son nom, jusqu'à sa mort en 1970. Cette partie de sa vie, la moins connue, sous le régime fasciste triomphant,

¹¹ Cet ouvrage est la réédition, considérablement augmentée, de *Amadeo Bordiga. – Gli anni oscuri (1926-1945)*. La première édition comportait quelques textes importants, dont un long rapport de police sur Bordiga datant de 1936. *Quaderni Pietro Tresso*, n° 3, Florence, janvier 1997. Commandes: Paolo Casciola, CP 154, 50100 Firenze (Italie).

est étudiée dans le présent ouvrage de façon magistrale par A. Peregalli et S. Saggiaro, qui à partir d'archives, d'études diverses, apportent de précieux renseignements à l'historien du mouvement ouvrier.

L'ouvrage commence par une introduction sur Bordiga et la révolution russe, qui insiste sur la politique extérieure de l'Etat dit soviétique comme facteur de la «dégénérescence de la Révolution russe». Il est intéressant de noter, comme le remarquent les auteurs, que dès 1920, au II^e congrès du Komintern, Bordiga affirmait que la révolution russe était une révolution double, mi-démocratique, mi-prolétarienne, à l'exemple de la révolution de 1848. Les premiers chapitres rappellent la lutte que mena Bordiga dans le Komintern contre Staline, avec un très grand courage lors du VI^e Exécutif élargi, alors que sa tendance avait été expulsée de la direction du PC d'Italie la même année. Pour le neutraliser le Komintern demanda que Bordiga s'installe à Moscou; finalement, par crainte que Bordiga trouve trop de partisans à Moscou, au cœur du Komintern, ce dernier abandonna ce projet. Fin 1926, Bordiga recevait une lettre de Karl Korsch, proposant de former une opposition à l'extérieur du Komintern. Bordiga répondit qu'il fallait lutter comme fraction en son sein. Il n'y eut donc pas convergence entre l'opposition allemande, dite «ultragauche» et Bordiga. Quelques semaines après, Bordiga était arrêté par la police fasciste, et condamné à une peine de relégation de plusieurs années, tout comme Gramsci.

En décembre 1926, Bordiga retrouva à l'île d'Ustica Antonio Gramsci, son adversaire politique. Bordiga, contrairement à toute une légende, n'était pas un sectaire dans les rapports de parti, et faisait passer au premier plan les rapports humains. Malgré leurs divergences, Bordiga et Gramsci étaient liés par une vieille amitié, qu'ils conservèrent contre vents et marées, au point que Gramsci séjourna dans la maison de Bordiga en 1924. Bordiga dirigeait la section scientifique et Gramsci la section littéraire et historique. Préoccupé par la santé délabrée de Gramsci, Bordiga proposa au centre du parti de

le faire évader de l'île. Mais cela n'eut pas de suite. Il est typique qu'en 1927, bien que Togliatti fut devenu le numéro un du parti, Gramsci écrivit non à Ercoli - «un certo Togliatti», comme il le disait avec mépris -, mais à Bordiga. En 1934-35, de brèves rencontres eurent lieu entre ce dernier et Gramsci, malade, en déjouant la surveillance de la police, qui l'accompagnait à la clinique de Formia.

En 1928, Bordiga fut relégué à l'île de Ponza, où il était en minorité politique. En février 1929, alors que 102 communistes staliniens faisaient voter une résolution définissant Trotsky comme «un des ennemis ouverts de l'Internationale communiste», trente autres avec Bordiga prenaient la défense de l'ex-leader bolchevik. La direction du PCI pense l'expulser immédiatement du parti, mais attend, par prudence.

En novembre 1929, Bordiga ayant terminé son temps de relégation revint à Naples, non sans revenir parfois à Ponza, pour terminer les maisons qu'il avait conçues, étant un architecte réputé. Bordiga reste en dehors de l'organisation communiste et se garde de rallier les positions du Komintern sur la «radicalisation des masses» et la «social-fascisation» de la social-démocratie. Il était formellement expulsé en mars 1930 du comité central et du parti pour «avoir soutenu, défendu et fait siennes les positions de l'opposition trotskyste»; pour «avoir donné des directives et déployé une activité fractionniste de désagrégation du parti».

En fait, Bordiga se retirait de l'activité politique, qu'il n'aurait pu poursuivre d'ailleurs qu'à l'étranger. En France et en Belgique, s'était constituée par la conférence de Pantin (avril 1928) la fraction de gauche du Parti communiste, dirigée principalement par Ottorino Perrone. La Fraction avait un journal: *Prometeo*. De son côté, Trotsky estimait «la pensée révolutionnaire vivante, musclée, abondante d'Amadeo Bordiga». En contact avec la fraction italienne à Marseille, le fils de Trotsky, Léon Sedov, avait confié de l'argent pour louer une vedette rapide («motoscaphe») qui aurait fait échapper Bordiga

de Ponza en 1929. Bordiga refusa la proposition d'évasion: «impossible de redresser les jambes» (sous-entendu du Komintern), répondit-il de façon sibylline.

Pendant toute la période qui va de 1930 à 1943 - date de l'écroulement du fascisme - Bordiga put travailler comme ingénieur à Naples. Cette tranquillité fut troublée plusieurs fois par des interrogatoires, arrestations (à l'occasion d'un mariage princier !), ou provocations policières. Interrogé par la police le 23 mai 1930, il déclara que «toute activité illégale dans le Royaume est aujourd'hui (...) stérile et inutile». La police fasciste, en octobre 1930, notait que Bordiga refusait tout esprit de «martyre et de sacrifice», et n'envisageait pas la possibilité d'exercer dans l'avenir «aucune fonction politique».

Néanmoins, il maintenait de façon informelle des contacts avec les opposants de la Fraction intransigeante. Après le retour du Brésil de Ludovico Tarsia, en 1936, chirurgien, un des fondateurs de la Fraction abstentionniste en 1919, les liens se retissèrent à Naples entre les anciens partisans de Bordiga. La police fasciste notait en juillet 1939 que «...Bordiga à Naples suscite toujours de nouvelles sympathies même parmi ses adversaires, et rencontre une large adhésion dans le camp de la bourgeoisie intellectueloï de». En fait, beaucoup d'ouvriers communistes de la zone industrielle continuaient à se définir comme «bordiguistes». La police notait en août 1942, craignant sa fuite à l'extérieur, que «Bordiga est sera toujours un communiste bolchevik».

Cela n'empêchait pas, évidemment, les chefs staliniens du PCI d'accuser Bordiga et le «bordiguisme» d'être passés au fascisme ou d'être devenu un espion du régime. Ce qui est certain, c'est que Nicola Bombacci, un ancien dirigeant communiste devenu fasciste, proposa en 1936 à Bordiga de participer à une revue qui célébrerait l'alliance entre fascisme et communisme soviétique. Bordiga refusa fermement. La campagne s'accrut à partir de 1937-38, au moment même où une centaine de communistes italiens réfugiés en URSS était liquidée physiquement.

Un dirigeant communiste, comme Luigi Longo, au début des années 1970, n'utilisait plus la calomnie pour définir l'activité de Bordiga. Selon lui, Bordiga à cette époque se contentait de «construire des maisons». Plus politique, il notait que «(selon Bordiga) il ne s'agissait pas de perdre du temps et de se compromettre dans une politique à son avis vraiment inutile».

De fait, Bordiga menait une politique purement attentiste, qu'il semblait théoriser. En témoignent les rapports de la police fasciste, dont l'un en date du 26 mai 1936. Bordiga devant un intime affirme: «Attendre, non pour cette génération, mais pour celles du futur. Les situations changeront. Je conserve intacte ma mentalité: les hommes ne comptent pas, ils ne représentent rien, ne peuvent avoir aucune influence; ce sont les faits qui déterminent les nouvelles situations. Et quand les situations sont mûres, alors les hommes surgissent... On peut dire que cet état d'esprit qui est le mien est celui des hommes d'une civilisation future, d'un système philosophique, puis-je dire, qui probablement est aujourd'hui assez lointain... je suis très heureux de vivre loin des petits et mesquins épisodes de la soi-disant politique militante, du fait de chronique, de l'événement au jour le jour. Rien de tout cela ne m'intéresse: je suis fidèle à ma foi. Je suis heureux de mon isolement. J'ai fait de ma vie un observatoire au service exclusif de mon esprit...»

Il est donc logique que Bordiga refusa d'établir des liens avec la Fraction bordiguiste en exil en France et Belgique, autour d'Ottorino Perrone. Néanmoins, il avait maintenu un cadre politique pour définir la période de la veille de la guerre. Pas toujours très clair. En 1936, Bordiga pensait que Mussolini avait obtenu un consensus, qui avait permis l'aventure éthiopienne. Il voyait une alliance inévitable entre l'Italie de Mussolini et la Russie de Staline. Il est vrai qu'à cette époque dans *Lo stato operaio* (n° 8, Paris, août 1936, «Per la salvezza dell'Italia, riconciliazione del popolo italiano !»), Togliatti lançait un vibrant appel aux fascistes pour la «réalisation du programme fasciste de 1919»...

En fait, Bordiga voyait à l'époque une concordance s'effectuer entre la gauche et le fascisme. Comme le rapporte un rapport de police à propos d'une conversation de Bordiga avec des proches (26 mai 1936), «les socialistes, les mêmes camarades communistes français ne sont rien d'autre que des social-démocrates avec une petite pointe d'antimilitarisme et d'anticléricalisme... *les socialistes français iront au pouvoir avec un programme de style fasciste...*» Et Bordiga ajoutait que s'il pouvait se réfugier en France et publier un journal, Blum ne manquerait pas d'user d'un décret d'expulsion contre lui...

Lorsque la guerre d'Espagne éclata, il semble que Bordiga n'ait pas eu une autre position que celle de la Fraction italienne qui publiait *Bilan* et *Prometeo*. Selon un témoin, passé par la suite au stalinisme, Bordiga affirmait qu'il ne saurait en aucun cas «choisir entre les franquistes et les patriotes républicains» et qu'il considérait la guerre d'Espagne comme une préparation à la guerre mondiale, derrière une «mobilisation antifasciste des ouvriers du monde entier».

En fait, Bordiga attendait de la guerre proche, accélérée par les préparatifs militaires de Hitler, l'explosion révolutionnaire: «Si Hitler peut faire céder les odieuses puissances d'Angleterre et d'Amérique, en rendant ainsi précaire l'équilibre capitaliste mondial, vive le boucher Hitler qui travaille malgré lui à créer les conditions de la révolution prolétarienne mondiale... Toutes les guerres - c'est une constatation - dorénavant trouvent leur épilogue final dans le fait révolutionnaire. A la défaite succède la révolution.»

Pendant la guerre, jusqu'à fin 1943, Bordiga ne fit rien. Les «bordiguistes» du nord, par contre, autour de Damen, Bruno Maffi, Mario Acquaviva tentaient dès 1942 de tisser des liens clandestins, qui permettraient au parti communiste internationaliste de surgir (ce qui fut fait en 1943), en dehors de tout contact avec Bordiga.

Les positions de Bordiga sur la guerre semblaient claires d'un point de vue internationaliste, à en juger par les témoignages de l'époque. Au début des années 1940, Bordiga avait affirmé à l'avocat socialiste Mario Paone que l'ennemi pour le prolétariat était toujours le capitalisme, en particulier sa forme la plus développée, l'étasunienne: «Cher Paone, souviens-toi que fascisme et nazisme sont les formes tout à fait contingentes et transitoires du capitalisme et de la conservation bourgeoise, et que l'ennemi à battre est toujours l'impérialisme américain.».

Néanmoins les témoignages sur les positions de Bordiga quant à l'issue de la guerre sont contradictoires et montrent de grandes ambiguïtés. Il sembla à certains que Bordiga croyait dans la victoire de l'Axe et que la victoire du fascisme serait pour lui «une phase nécessaire à travers laquelle devrait passer le capitalisme dans tous les pays» et que la «victoire des Alliés n'aurait fait que retarder ce processus inévitable». Bien plus, il aurait souhaité «la défaite du vrai capitalisme, c'est-à-dire l'américain, et non celui de type allemand».

Selon la presse de juin 1944 (un article de *Bandiera rossa*, repris par la *Stampa* de Turin et *La Gazette de Lausanne* du 14 juin), alors que l'Armée rouge faisait de fulgurantes avancées en Europe orientale, Bordiga aurait affirmé que le triomphe de l'armée de Staline serait «la révolution prolétarienne» en marche. Un communiqué de la presse bordiguiste du Nord (*Prometeo* du 25 juillet 1944) démentit formellement de prétendues sympathies prosoviétiques de la part de Bordiga. Il semble qu'à cette période, Bordiga ait refusé non seulement de s'inscrire au Parti socialiste, qui lui en avait fait discrètement la proposition, mais ait refusé toute avance des Américains qui installés dans le sud de l'Italie, coupée en deux, auraient bien voulu utiliser le prestige de Bordiga pour contrer le développement du PCI de Togliatti.

En fait Bordiga jouissait d'un immense prestige même chez de très nombreux militants du PCI, particulièrement dans le Sud, qui

refusaient d'ajouter foi aux calomnies répandues par Togliatti sur l'équation faite entre «bordiguisme-trotskyisme» et fascisme. On ne sait si Togliatti et les siens projetèrent un assassinat de Bordiga. Ils étaient en fait très inquiets sur l'audience de l'ancien chef du parti communiste. En tout cas, Bordiga dès le début de 1943 s'était réfugié de Naples à Formia, et après la conquête de Rome par les troupes anglo-saxonnes en juin 1944, s'était installé dans la capitale, sans que Togliatti et les siens le sussent. Selon un agent de l'OSS - l'ancêtre de la CIA - qui se fit passer pour un journaliste pour interviewer Bordiga en novembre 1944, «Ercoli» n'avait pas intérêt à faire assassiner l'ancien chef du PCI, car «ses partisans fanatiques le vengeraient dans le sang, et cela Togliatti le sait».

Le prestige de Bordiga explique sans doute qu'il fut poussé à reprendre une activité politique. Beaucoup de militants du PCI mécontents de la participation de Togliatti au gouvernement de Badoglio s'en détachaient. Se produisit d'octobre à décembre 1943 une scission du PCI à Naples - dite scission de Montesanto. Dans tout le sud de l'Italie surgirent des groupes se réclamant de Bordiga: en Calabre, dans les Pouilles, en Campanie et dans le Latium. Des sections entières du PCI critiquaient Togliatti et la Russie. Surtout en avril 1944, se constitua à Rome la Frazione della Sinistra dei Comunisti e Socialisti italiani qui publiait *Il Proletario* à Naples, *La sinistra proletaria* à Rome, et d'autres journaux comme *Avanguardia* et *La Frazione di Sinistra salernitana* (à Salerne). Avec Enrico Russo, comme secrétaire, lequel avait milité dans la Fraction italienne à l'extérieur (*Bilan* et *Prometeo*), s'était constituée une CGL «rouge» à Naples, qui échappait des mains du PCI. Russo était un dirigeant «bordiguiste» de la «Sinistra».

Si à Rome, Bordiga était l'objet d'un pèlerinage permanent, il ne voulait pas s'investir dans une activité de parti. A certains membres du PCI qui lui demandaient ce qu'il fallait faire, s'il fallait quitter le parti, il répondait de patienter et de chercher à rester dans le parti. En mars

1945, Bordiga - avec Libero Villone (qui devait par la suite adhérer au parti trotskyste) et Renato Matteo Pistone, dirigeant de la «Sinistra» - élabora une série de thèses: «Pour la constitution du vrai Parti communiste». Ces thèses se référaient à la critique par la Gauche italienne du «Front unique» en Allemagne (1923), à la critique des Fronts populaires français et espagnol et à la «Résistance» en Europe. Admettant l'impossibilité de «redresser» les partis socialiste et communiste, il estimait toujours nécessaire de «développer à l'intérieur un travail continu de clarification idéologique, moyen par lequel les éléments non encore corrompus par la dégénérescence centriste pourront retrouver leur juste voie». La fin de la guerre, cependant, avec l'ouverture probable d'une situation révolutionnaire «préparait les conditions favorables pour la transformation de la Fraction en parti».

Sur la question de la guerre, Bordiga et la «Frazione» furent sans ambiguïté. Ils mettaient en avant la nécessité de «l'internationalisme prolétarien» et de la «transformation de la guerre impérialiste en guerre civile révolutionnaire». Ils attaquaient aussi «l'antifascisme» du PCI, paravent de ceux qui «travaillent pour l'internationalisation des méthodes nazi-fascistes». (*La Sinistra proletaria*, premier avril 1945). Vis-à-vis des Comités de libération nationale (CLN) de Togliatti, la Frazione se prononçait pour une non-participation aux groupes de partisans: «Ceux-ci représentent un compromis avec les forces bourgeoises et donc un affaiblissement de la vitalité classiste du prolétariat». (*Il Proletario*, 28 mai 1944, «Dichiarazione programmatica», probablement écrite par Bordiga). Néanmoins, Bordiga ajoutait que certains mouvements de partisans exprimaient positivement «la tentative d'une revanche de classe, d'une manifestation autonome de forces révolutionnaires...».

C'est vis-à-vis de la Russie, que Bordiga et ses partisans de la Frazione marquaient le plus d'indécision. Elle ne se prononçait pas contre l'URSS mais contre la politique de «l'actuelle classe dirigeante russe, parce que nocive aux

développements de la révolution prolétarienne». Néanmoins, la «Déclaration programmatique» la définissait comme partie intégrante de la nouvelle organisation capitaliste. Selon elle, la Russie était composée de trois classes: la classe des privilégiés et exploités, alliée à celle des paysans riches et moyens, et la classe des exploités et des opprimés «constituée encore une fois du prolétariat industriel et agricole» (ibid.). Face au stalinisme, Bordiga proposait la fondation d'une nouvelle Internationale communiste.

Mais le «vrai parti communiste» n'existait pas derrière Bordiga au Sud, mais au Nord, autour du Parti communiste internationaliste créé par Onorato Damen, Bruno Maffi et Mario Acquaviva (ce dernier fut assassiné par les hommes de main de Togliatti en juillet 1945). Fort d'environ 2.000 militants actifs, ce parti défendait les positions de Bordiga des années 20, en intégrant aussi celles qui avaient été défendues en France et Belgique par la Fraction italienne en exil (*Bilan* et *Prometeo*). Des réunions eurent lieu entre Bordiga et les dirigeants du PCInt (Damen, Maffi). Il fallut vaincre la résistance de Bordiga, qui ne souhaitait pas participer au nouveau parti. Il fut chargé d'écrire la Plate-forme du PC internationaliste. Le 29 juillet 1945, la «Frazione» du sud était dissoute, et ses militants, dont semble-t-il Bordiga,

adhéraient individuellement au PCInt. La suite de l'itinéraire de Bordiga est une autre histoire à écrire, comme le soulignent les auteurs de cet ouvrage.

Un tel ouvrage est un ouvrage rare. Il constitue une véritable recherche, innovante, d'une très grande richesse documentaire. Non seulement il repose sur les textes, journaux de l'époque, mais il s'appuie sur une investigation systématique des archives de l'Etat à Rome, et sur les témoignages écrits ou verbaux des témoins de l'époque.

Un tel livre contribue à démolir toutes sortes de légendes noires autour de Bordiga pendant la période du fascisme. Il va autant contre ces légendes que contre toute hagiographie qui ferait de Bordiga un militant «exemplaire» alors qu'il s'était retiré pendant presque 15 années volontairement de toute activité politique et théorique, au prix d'une confusion de sa pensée pendant ces années d'exil intérieur.

P. Bourrinet

MOUVEMENTS REVOLUTIONNAIRES ET GUERRE D'ESPAGNE

Avertissement : Cette bibliographie n'est pas exhaustive, elle est extraite d'une centaine d'ouvrages répertoriés sur la révolution espagnole.

Histoire de la Guerre d'Espagne

- BROUE (Pierre), *La révolution espagnole 1931-1939*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1978.
- HERMET (Guy), *Histoire de la guerre d'Espagne*, Paris, Seuil, point histoire, 1989.
- THOMAS (Hugues), *La guerre d'Espagne, juillet 1936-1939*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1985.

Livre important d'un historien anglais qui permet d'avoir une vision générale sur la guerre civile. L'auteur analyse les différents aspects de façon très précise (militaire, économique et politique). Très bien documenté, c'est un ouvrage remarquable qui prépare à un travail plus précis.

Analyses politiques

- CASCIOLA (Paolo), *Virainia GERVASINI (1915-1993) suivi de la cause de la débâcle d'Espagne: absence du parti révolutionnaire*, Centro studi Pietro Tresso, 1993.

Ce petit opuscule est très intéressant parce qu'il fournit la biographie d'une militante trotskyste qui milita avec le POUM de 1936 à 1938 et fournit l'analyse critique de cette militante. Elle juge ce parti «centriste», trop hésitant pour être le parti révolutionnaire qui aurait pu faire triompher la révolution en Espagne, malgré la conduite courageuse de ses dirigeants. Pour ce qui est des trotskystes, elle explique qu'ils étaient trop peu nombreux, et minés par des divisions intestines, ce qui les empêcha de jouer le rôle que jouèrent les bolcheviques en 1917.

- MAURIN (Joaquim), *Revolution y contrerrevolucion en España*, Ruedo Iberico 1966, réédition, Paris, 1966.

L'auteur, un des dirigeants du POUM, nous explique dans ce livre, les conditions de formation du POUM, son action pendant la révolution, la répression dont il fut victime, orchestrée par le PCE et la Guépeou. De son analyse ressort que les Républicains bourgeois alliés avec le PCE ont été les véritables contre révolutionnaires et les instigateurs de la défaite, en décimant les meilleurs militants révolutionnaires. C'est un vibrant plaidoyer en faveur du POUM.

- NIN (Andres), *Les mouvements d'émancipation nationale (1935)*, Paris, Syros, 1975.

Etude complexe, mais importante théoriquement du leader du POUM qui montre de quelle manière émancipation nationale et révolution socialiste vont de pair en s'appuyant sur différents écrits socialistes de Bauer, Bakounine, Lénine, etc. Il replace cette question dans la perspective espagnole, ce qui aide à bien comprendre la politique du POUM et ses applications concrètes pendant la Révolution espagnole.

- OLLIVIER (Marcel) - LANDAU (Katia), *Les fossoyeurs de la révolution sociale*, Paris, Spartacus, 1977.

Dans ce livre, Marcel Ollivier et une trotskyste, Katia Landau, femme du militant Kurt Landau qui combattit dans les milices du POUM et fut assassiné par la GEPEOU en 1937, expliquent comment le PCE aidé du GEPEOU liquidèrent la révolution à partir de 1937, par le biais d'une répression féroce sur la

CNT, la FAI et le POUM ainsi qu'en annihilant les collectivités agraires et industrielles de Catalogne, d'Aragon, de Castille et du Levant.

Analyses historiques

- GUILLAMON (Augustin), *Documentacion historica del Troskismo español*, Madrid, De la Torre, 1996.

Cet ouvrage regroupe une documentation fournie sur le trotskysme espagnol pendant la révolution, comprenant le «bulletin de la section bolchevique léniniste d'Espagne», «la voie léniniste» ainsi que des articles de militants trotskystes espagnols publiés dans le bulletin trotskyste français «Lutte Ouvrière». Nous trouvons également une importante correspondance entre les troskystes espagnols et étrangers, entre les poumistes et la CNT. Cet ouvrage aide à bien comprendre les différends politiques entre les partis révolutionnaires.

- PAZ (Abel), *Un anarchiste espagnol: Durruti*, Paris, ed. Quai Voltaire, 1993.

Ce livre est l'histoire d'un homme qui est une des plus belles figures de la révolution espagnole avec Andres Nin (du POUM), Buenaventura Durruti (1896-1936). Dans ce livre très complet, nous découvrons le milieu familial où il grandit, et son cheminement qui allait mener le grand révolutionnaire à l'anarchie. Nous suivons son parcours et ses actions pas à pas dans le mouvement anarchiste, syndicaliste à la CNT, militant de la FAI, de los solidarios, groupe qui menait des coups de main pour financer l'organisation avec une autre grande figure anarchiste, Francisco Ascaso (1901-1936), grand ami et bras droit de Durruti. Il tomba le 20 juillet 1936 à Barcelone à l'assaut de la caserne de la Atarazanas. Cet ouvrage est aussi celui de la révolution espagnole; on y découvrira une mise au point sur les agissements de Staline en Espagne et des démocraties occidentales, l'analyse de la CNT et des partis politiques en présence, le problème du pouvoir. Le portrait d'un homme et d'une époque. C'est à ce jour le seul ouvrage en français sur Durruti. L'auteur, Abel Paz, né à Almeria en 1921, est fils d'ouvriers agricoles. Il est apprenti à 13 ans dans une usine de textile où il découvre le syndicalisme et le mouvement anarchiste. Acteur et témoin de la révolution espagnole, il doit s'exiler en 1939 en France où il est interné dans différents camps (Argeles, Barcares, St Cyprien, etc...). En 1942, il s'évade et part se battre en Espagne. Ce qui lui vaut d'être incarcéré jusqu'en 1953, date à laquelle il s'exile de nouveau en France. Il y travaille dans l'imprimerie jusqu'à son retour à Barcelone en 1977. Ses mémoires ont été publiées en Espagne.

Archives Imprimées (témoignages)

- BERNERI (Camillo), *Guerre de classes en Espagne (1936 - 1937)*, Paris, Spartacus, 1977.

Ce livre est un témoignage crucial sur les journées de mai fait par un dirigeant anarchiste italien. Il montre comment les forces révolutionnaires (POUM, CNT, FAI) furent défaites par les forces républicaines «bourgeoises», par l'indécision de leurs dirigeants et leurs erreurs politiques. Le peuple était déterminé à renverser cette république «bourgeoise». L'auteur, contrairement à d'autres dirigeants, était déterminé - il suffit de lire ses écrits pour s'en convaincre - et fut assassiné par la Gépéou (police secrète soviétique) en 1937.

- CHAZE (Henri), *Chronique de la Révolution espagnole*, Paris, Spartacus, 1979.

Regroupe les articles du journal «l'Internationale», presse du groupe trotskyste «l'Union Communiste». Intéressant parce qu'elle permet de revivre les événements de l'intérieur, leurs enchaînements et leur dynamique. De plus, cette chronique fait part des critiques et des premiers enseignements formulés à chaud. D'autre part, en plus des liaisons directes par l'intermédiaire des militants, cette revue était lue en

Espagne dans les milieux syndicalistes, anarchistes et poumistes qui envoyaient journaux et documentation, dont il est fait mention dans les articles de cette chronique.

- LOW (Mary) et BREA (Juan), *Carnet de la guerre d'Espagne*, Paris, Verticale, 1997.

Témoignage de deux trotskystes qui malgré certaines différences de vues (notamment sur la participation au gouvernement) ont combattu dans les brigades du POUM (1936 - 1937). Leurs récits sont intéressants car ils s'effacent, le plus souvent, derrière le témoignage du simple milicien. Et comme l'a écrit C.L.R. James dans la préface de la première édition anglaise de leur livre, ils nous montrent ainsi «tout un peuple qui s'éveille» et prend en main son destin. Mary Low nous laisse un portrait vivant d'Andrès Nin, responsable du POUM. Ces carnets brossent un tableau extrêmement vivant de l'Espagne Républicaine tant au front qu'à Barcelone et Madrid.

- ORWELL (Georges), *Catalogne libre*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1955.

Témoignage du grand écrivain britannique arrivé en Espagne en décembre 1936. Il s'engagea dans les milices du POUM. Il décrit l'atmosphère de la révolution, les conditions d'improvisation dans lesquelles furent constituées les milices, ces troupes improvisées qui tinrent le front plusieurs mois. C'est un témoignage précieux sur des faits mal connus et déformés par la propagande. Le livre se termine par deux appendices très intéressants: le premier analyse la lutte politique entre les différents partis dans le camp républicain, le second porte sur les journées de mai 1937 à Barcelone.

Bibliographie réalisée par Michel Christ



CHRONOLOGIE INDICATIVE : LES MINORITES « ULTRAGAUCHES EN FRANCE (1938-1968)»

1938

Février: constitution du Bureau international des fractions de la Gauche communiste, qui regroupe les bordiguistes belges et italiens en France, Belgique et à New York. A *Bilan* succède la revue *Octobre* dans l'attente de la révolution suite à la guerre inévitable.

1939

Septembre: à la déclaration de guerre, dissolution de fait de l'Union communiste animée par Chazé, Lastéradé et Laroche; le groupe «frère» de Hennaut (Ligue des communistes internationalistes (ou LCI) de Belgique disparaît. Les bordiguistes en France et Belgique, sans rien publier contre la guerre, entrent en sommeil pendant deux ans.

1940

Automne: début d'activité des Revolutionäre Kommunisten Deutschlands (RKD) en France (Sud-Ouest et Marseille) autour des dissidents trotskystes autrichiens Georg Scheuer («Armand») et Karl Fischer.

1941

Été: reprise des conférences des bordiguistes italiens en France et des liens avec le groupe d'Ottorino Perrone à Bruxelles.

1942

Printemps: formation à Paris du Groupe révolutionnaire prolétarien, avec Clara et Pavel Thalman. Maximilien Rubel, Roger Bossière et Jean Justus.

Mai: noyau français de la Gauche communiste bordiguiste, à Marseille, autour de Marc Chirik (Marcou ou Marco), Robert Salama (Mouso) et Suzanne Voute (Frédéric).

1943

Janvier: publication de *Fraternisation prolétarienne*, organe des communistes révolutionnaires de France, dans le Sud-Ouest, sur les positions des RKD, après rupture avec le trotskysme.

Été: parution du *Réveil prolétarien* autour du couple Thalman et de Pierre Lanneret (Camille), auquel participe Maximilien Rubel, qui traduira des tracts en allemand.

Août: conférence des bordiguistes italiens à Marseille, suite à la chute du régime mussolinien.

Novembre: sortie à Turin du premier numéro de *Prometeo* organe du Parti communiste internationaliste, sur les positions bordiguistes, animé par Bruno Maffi et Onorato Damen. Influence décisive sur les bordiguistes en France.

1944

Printemps: le Groupe révolutionnaire prolétarien devient l'Union des communistes internationalistes (UCI).

Décembre: naissance à Paris de la «Fraction française de la Gauche communiste», bordiguiste (Chirik et Salama; Suzanne Voute).

1945

Les CR deviennent l'Organisation communiste révolutionnaire (OCR). Une tendance de l'OCR publie *Communisme* (courant de Rodion, avec Raymond Hirzel et Roger Bossière). Ils travaillent avec les RKD en coopération, publiant ensemble des revues, comme *L'Internationale* et *Rassemblement communiste révolutionnaire*.

Eté: scission des bordiguistes. La Gauche communiste de France de Chirik, Salama, Bricianer (Cousin) publie *Internationalisme* et *L'Étincelle*; l'autre groupe (Voute et Véga, avec Zecchini) publie une seconde *Étincelle*, concurrente.

1946

Janvier: publication du *Prolétaire*, organe des communistes-révolutionnaires, conseilliste, qui évoluent vers des positions libertaires.

1947

Juin: Lettre ouverte de Natalia Trotsky, Munis et Péret au P.C. internationaliste (IV^e internationale), marquant une rupture idéologique.

Automne: disparition du groupe de Paul et Clara Thalmann qui publiait la revue *La Flamme*.

1948

Avril: IIe congrès mondial de la IV^e Internationale. Opposition «ultragauche» de Munis et Péret, et de Castoriadis (Chaulieu) et Lefort (Montal) qui font sécession quelques mois après.

Hiver: formation de l'Union ouvrière internationale (UOI), avec Munis, Agustin Rodriguez, Jaime Fernandez, Paco Gomez, Sania Gontarbert, Sophie Moen, Benjamin Péret, Edgar Petsch. Lambert Donier. Le groupe éclatera en 1954.

1949

Mars: publication du premier numéro de *Socialisme ou Barbarie* à l'instigation de Chaulieu-Montal.

Hiver: disparition de *L'Internationaliste*, l'organe de la fraction française des bordiguistes, rattachés au Parti communiste internationaliste d'Italie (Damen, Bordiga, Maffi). La plupart des militants, comme Gautrat (Daniel Mothé), Gaston Davoust (Henri Chazé), André Garros, Alberto Maso (Véga) rejoignent «Socialisme ou Barbarie» (SB) progressivement, vers 1950.

1951

Mars: lourde condamnation à la prison de Munis et ses camarades, qui publiaient «*La Batalla*» et avaient tenté une action de propagande à Barcelone, lors d'une grève.

Septembre: publication à Marseille du premier numéro du *Bulletin du groupe français de la gauche communiste*, «bordiguiste», autour de Lucien Laugier, Otello Ricceri. Suzanne Voute, alors à Paris y collabore.

1952

Février: scission en Italie du Parti communiste internationaliste, en deux tendances: celle de Bordiga (*Programma comunista*) et de Damen (*Battaglia comunista*). Les bordiguistes français (et belges) suivent la tendance de Bordiga et Maffi.

Automne: naissance de l'Internationale lettriste, précurseur de l'Internationale situationniste.

1953

Disparition de fait de la «Gauche communiste de France», qui cesse de publier la revue *Internationalisme*. Les liens informels entre les membres du groupe, qui vivent dans l'attente de «la troisième guerre mondiale», cessent.

1954

Mai: Raymond Hirzel, avec Daniel Mothé, anime à Renault la feuille *Tribune ouvrière* créée par «Socialisme ou barbarie». Pierre Bois, de l'Union communiste internationaliste (trotskyste), tente de s'y agréger sans succès.

Juin: revue présituationniste *Potlach* avec Guy Debord.

Hiver: constitution d'un cercle informel de discussion sur les conseils ouvriers autour de Maximilien Rubel, Ngo Van, Sophie Moen.

1956

Novembre: suite à l'insurrection ouvrière en Hongrie, création d'un Cercle international des intellectuels révolutionnaires (Bataille, Breton, Edgar Morin, Leiris, Nadeau). Castoriadis, Lefort et d'autres membres de Socialisme ou barbarie y adhèrent. Influence de «SB» dans la revue *Arguments*.

1957

Automne: premier numéro de la revue théorique trimestrielle *Programme communiste*, organe des «bordiguistes».

1958

Juin: premier numéro de *l'Internationale situationniste*.

Été: constitution à Paris du groupe *Alarma* autour de Munis et Péret.

Septembre: 20 militants de SB, dont Henri Simon et Claude Lefort font sécession pour constituer le groupe I.L.O. (Informations et Liaisons ouvrières) d'orientation conseilliste. Collaboration du groupe communiste de conseils de Rubel et Ngo Van avec ILO.

Décembre: SB lance le mensuel d'agitation en usines *Pouvoir ouvrier* (P.O.)

1959

Mars: naissance à Paris du Groupe de liaison pour l'action des travailleurs (GLAT), qui publiera au début des années 60 le Bulletin conseilliste et ouvrieriste, *Lutte de classe* animé surtout par Raoul Gross, qui entre en contact avec le groupe ICO.

Septembre: mort de Benjamin Péret.

1960

Janvier: ILO devient ICO (Informations Correspondance ouvrières) à l'instigation de Henri Simon et d'autres. Claude Lefort quitte le groupe et cesse bientôt de militer.

Mai: Munis réfugié à Milan au contact du groupe de Damen écrit *Les syndicats contre la révolution*.

Automne: Guy Dehord adhère pour quelques mois à SB.

1962

Septembre: *Cahiers de discussion pour le socialisme des conseils*, numéro 1, revue communiste des conseils autour de Maximilien Rubel, Jean Malaquais, Ngo Van; la revue essaye de faire connaître la pensée de Pannekoek en France.

Juillet: une importante minorité autour de Lyotard et Véra quitte SB, pour se regrouper autour de la revue *Pouvoir ouvrier*, qui durera jusqu'au début des années 70.

Été: premier numéro du journal mensuel *Le Prolétaire*, organe du Parti communiste internationaliste (*Programme communiste*).

1965

Mars: publication à Paris (Eric Losfeld) par le Fomento obrero revolucionario (F.O.R.) de Munis du livre *Pour un second manifeste communiste*, en français et espagnol, déclaration de principes «ultragauche».

Juin: dernier numéro de *Socialisme ou barbarie*; le groupe s'éteint progressivement.

Automne (?): ouverture 1, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris-5^e, de la Librairie «la Vieille taupe», autour de Pierre Guillaume, du groupe «Pouvoir ouvrier», et plus tard de Gilles Dauvé (Jean Barrot); elle devient jusqu'au début des années 70, date de sa disparition, un lieu de diffusion et confrontation de tous les courants «ultragauches» passés et présents.

1966

Novembre: Des membres de l'Internationale situationniste (Mustafa Khayati) et des étudiants à Strasbourg publient le pamphlet *De la misère en milieu étudiant*. Scission dans le Parti communiste international «bordiguiste»; Jacques Camatte d'un côté, Roger Dangeville, de l'autre sont exclus et collaborent pour une brève période.

1967

Mai: autodissolution officielle du groupe de Castoriadis «Socialisme ou barbarie».

Hiver: *La Société du spectacle* de Guy Debord.

Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations de Raoul Vaneigem.

Décembre: premier numéro du groupe bordiguiste académiste de Roger Dangeville, *Le Fil du temps*.

1968

Janvier: premier numéro de la revue *Invariance*, animée par Jacques Camatte, point de remise en cause de schémas léninistes.

Mai: enrégés et situationnistes à Nanterre et dans le mouvement des occupations de faculté; naissance à Toulouse du groupe d'orientation communiste des conseils «Révolution internationale». Groupes conseillistes à Clermont-Ferrand (Guy Sabatier) et Marseille (Robert Camoin, Roland Simon).

NOTA-BENE. - Cette chronologie ne vise pas l'exhaustivité, et se propose de donner un cadre de réflexion historique sur les courants dits «ultragauches».

Chronologie réalisée par Philippe Bourinnet



REVUE DES LIVRES

ANARCHISME

- LEVAL Gaston, *Bakounine, fondateur du syndicalisme révolutionnaire*. (CNT, 46 p., 20.00 F).
- PESSIN A. et TERRONE P., *Littérature et anarchie*. (Toulouse, Presses Universitaires de Toulouse - Le Mirail, 1998, 543 p., 320.00 F).

ANTICOLONIALISME

- CHALLAYE Félicien, *Un livre noir du colonialisme. «Souvenirs sur la colonisation»*. (Les Nuits Rouges, 1998, 192 p., 72.00 F. Préface de Michel Dreyfus).
Voir la note de lecture dans ce numéro, p. 24.
- LORNE Gérard, *Du rouge au noir. Mémoire vive d'un porteur de valise*. (Paris, Editions du Monde Libertaire, 1998, 224 p., 60.00 F).

ANTIFASCISME

- Collectif, *Culture et antifascisme* (Paris, Le Temps des Cerises, 1998, 107 p., 140.00 F. Préface de Michel DREYFUS).

CHINE

- BECKER Jasper, *Les Forçats de la faim dans la Chine de Mao*. (Paris, L'Esprit frappeur, 1999, 166 p., 20.00 F).
Voir la note de lecture dans ce numéro, p. 21.

COMMUNE DE PARIS

- DEBUCHY Victor, *La vie à Paris pendant le siège 1870-1871*. (Paris, L'Harmattan, 1999, 304 p., 160.00 F). Récit du contexte d'où émergea la Commune.
- MICHEL Louise, *La Commune, histoire et souvenirs*. (Paris, La Découverte, 1999, 378 p., 75.00 F).

COMMUNISME

- MENCHERINI Robert, *Guerre froide, grèves rouges. Parti communiste, stalinisme et luttes sociales en France - Les grèves «insurrectionnelles» de 1947-1948*. (Paris, Syllepse, collection Utopie Critique, 1998, 312 p., 140.00 F. Préface de Maurice Agulhon).

COMMUNISME DE GAUCHE

- PEREGALLI Arturo et SAGGIORO Sandro, *Amadeo Bordiga. - La sconfitta e gli anni oscuri (1926-1945)*. (Milan, Edizioni Colibri, novembre 1998, 28.000 lire. Commande par e-mail: colibri@altern.org. Ou: Cooperativa sociale Colibri, via San Michele del Carso 4 - 20037 Paderno Dugano (Mi). CCP 28556207).
Voir la note de lecture dans ce numéro, p. 30.

GUERRE D'ESPAGNE

- DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains en France: de la guerre civile à la mort de Franco*. (Paris, Albin Michel, 1999, 475 p., 140.00 F).
- ETCHEBEHERE Mika, *Ma guerre d'Espagne à moi*. (Paris, Actes Sud, Babel - Révolutions, 1998, 388 p., 57.00 F).
- GRAVAS Florence, *Le sel de la Terre: Espagne, 1936-1938: des brigadistes témoignent de leur engagement*. (Paris, Tiresias/Michel Reynaud, 1999, 204 p., 120.00 F).
Recueil de témoignages avec commentaires.

INTELLECTUELS RADICAUX

- ORWELL George, *Essais, Articles, Lettres vol. III (1943-1945)*. (Paris, Éditions Ivrea/Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 1998, 544 p., 250.00 F).
Voir la note de lecture dans ce numéro, p. 29.

- PINTO Louis, *Pierre Bourdieu et la théorie du monde social*. (Paris, Albin Michel, 1999, 263 p., 120.00 F).

Par un proche de Pierre Bourdieu, une étude de sa pensée.

MAI 68

- MILLOT Lorraine, *Daniel Cohn-Bendit*. (Paris, Milan, 1999, 64 p., 25.00 F).
Une courte biographie, à l'occasion de son «retour» dans la vie politique française.

SITUATIONNISME

- BANDINI Mirelli, *L'esthétique, le politique: de Cobra à l'IS, 1948-1957*. (Arles, Sulliver, 1998, 380 p., 220.00 F).
Sur la politisation des mouvements esthétiques aboutissant à la création de l'IS.

TEXTES THEORIQUES

- ARTOUS Antoine, *Marx, l'Etat et la politique*. (Paris, Syllepse, 1999, 400 p., 160.00 F. Préface de Jean-Marie Vincent).
- TROTSKY Léon, *Ecrits communistes*, choisis et présentés par Jean-Jacques Marie (Paris, Le Temps des Cerises, 1998, 60.00 F).

TROTSKYSME

- ACHCAR Gilbert (sous la direction de), *Le marxisme d'Ernest Mandel*. (Paris, PUF, collection Actuel Marx Confrontation, 1999, 240 p., 128.00 F).
- LUBITZ Wolfgang et Petra, *Trotsky bibliography. An international list of publications about Leon Trotsky and Trotskyism 1905-1998*. (Third edition, München, K.G. Saur, 1999, 2 vol., 840 p., 368.00 Deutschmarks).

Voir la note de lecture dans ce numéro, p. 28.

- KOCH François, *La vraie nature d'Arlette*. (Paris, Seuil, 1999, 144 p., 49.00 F).

Une enquête réalisé par un journaliste de l'Express, actuellement poursuivi pour diffamation par Lutte Ouvrière.

DIVERS

- BENSÄÏ D Daniel, *Qui est le juge ? Pour en finir avec le tribunal de l'Histoire*. (Paris, Fayard, 1999, 264 p., 120.00 F).

- FRY Varian, *La Liste noire* (Paris, Plon, 1999, 284 p., 125.00 F).
Voir la note de lecture dans ce numéro, p. 25.
- MATTELART Armand, *Histoire de l'utopie planétaire - de la cité prophétique à la société globale*. (Paris, La Découverte, collection Textes à l'appui, 1999, 423 p., 165.00 F).
- RIOT-SARCEY Michèle, *Le réel de l'utopie. Essai sur le politique au XIXe siècle*. (Paris, Albin Michel, «Bibliothèque Histoire», 320 p., 140.00 F).

Revue des Livres réalisée par Yann Kindo (avec la participation de J.-G. Lanuque)

REVUE DES REVUES

Remarque: La recension des revues prend la suite de celle du numéro 1, et va donc d'octobre 1998 à mars 1999 (quatrième trimestre 1998 - premier trimestre 1999).

- *Alternative Libertaire*, Hors-Série sur Daniel Guérin, 1998, 48p.

Numéro commémorant le 10^e anniversaire de la mort de Daniel Guérin. Numéro découpé en plusieurs parties chronologiques (la plus fournie concerne la période postérieure à 1965), chaque partie comprend: des repères chronologiques et biographiques, un extrait de l'oeuvre de Daniel Guérin, un ou plusieurs articles concernant un aspect de sa pensée/de son action. A noter aussi: un inventaire des périodiques et revues où il a écrit, une présentation du fonds Guérin à la BDIC, une bibliographie thématique.

[*Alternative Libertaire*, BP 177, 75967 Paris cedex 20. Le n° 20.00 F]

- *Bollettino Archivio G. Pinelli*, n° 12, gennaio 1999.

- «Amsterdam: l'archivio degli archivi», Dino Taddei, p. 27-28

- Storia per immagini

- Mostre: «Cinquanta donne per l'anarchia», p. 29-34 (à propos d'une exposition photographique du CIRA-Lausanne)

- «Ritratti militanti» (choix de films documentaires sur des femmes anarchistes «Ecoutez May Picqueray» et «Ecoutez Jeanne Humbert» de Bernard Baissat (France); «De toda la vida» de Lisa Berger et Carol Mazer (Espagne) sur les «Mujeres Libres»; «Voces de Libertad» de Raquel Romero, Silvia Rivera Cusicanqui et Ximena Medinaceli (Bolivie) sur un mouvement libertaire peu connu en Europe, celui des femmes boliviennes dans le syndicalisme des années vingt et trente.

- Album di famiglia: «Biografie (al femminile) di ordinaria militanza». Dix notices biographiques de militantes anarchistes d'Europe et des Amériques (Maria-Luisa et Giliana Berneri, Madeleine Vernet Amelia Jover Velasco, Nellie Dick, etc.)

- *Bulletin de l'association «les amis de Gracchus Babeuf»*, n° 10, janvier 1999, 20p.

- Article de Jean-Marc Schiappa sur «une riche actualité historiographique», p. 4 à 14.

- Information de l'association «les fils de Valmy»; 6^eme commémoration (5 juin 1999).

[Le n° 10F, abonnement de 6 n° pour 50F à l'ordre de l'association; courrier à adresser à Roger Bernard - 20, rue Calixte Souplet - 02100 Saint-Quentin; cotisations à Catherine Colson - 9, rue des facons - 02240 Ribemont]

- *Les Cahiers du CERMTRI* n° 91, décembre 1998, 80p: «La révolution allemande, 1918 - 1919. Documents et témoignages».

Essentiellement des traductions et extraits d'ouvrages, écrits par des dirigeants révolutionnaires de l'époque mais aussi d'autres témoins des événements. Présentation des textes, chronologie, notices biographiques et brèves indications bibliographiques.

- *Les Cahiers du CERMTRI* n° 92, mars 1999, 86p: «1° Partie: Témoignages sur la Russie soviétique. 2° Partie: Catalogue des numéros de «Correspondance Internationale - La Vérité» et «Tribune Internationale - La Vérité» (1980 - 1994) - 2ème partie».

La première partie comprend des extraits de deux ouvrages avec une brève présentation de leur auteur (Alfred Rosmer et André Morizet). La seconde partie prend la suite d'un travail commencé dans le n° 77 des *Cahiers du CERMTRI* de juin 1995, et fait apparaître le sommaire des revues en question (date, auteurs et titre des articles, pagination).

- *Lettre d'Information - Supplément aux Cahiers du CERMTRI*, n° 6, mars 1999, 4 p.

Il s'agit du complément que reçoivent tous les abonnés des *Cahiers du CERMTRI*. Elle contient des informations sur la vie du CERMTRI (compte-rendus de l'assemblée générale et du conseil d'administration, archives reçues, conférences organisées, etc...) ainsi que des notes de lecture.

[CERMTRI, 28 rue des Petites Ecuries, 75010 Paris. Le n° 25.00 F]

- *Cahiers d'Histoire - revue d'histoire critique*, n° 73, 4° trimestre 1998, 152p.

- Dossier: «La crise de l'histoire» (articles de Guy Lemarchand, Pascal Dupuy, Frédérique Genevée - «Histoire, engagement et transformation sociale»- et Marianne Boucheret).

[*Cahiers d'Histoire*, 64 bd Auguste-Blanqui, 75013 Paris. Le n° 90.00 F]

- *Cahiers Léon Trotsky* n° 63, août 1998, 128p: «Sur le mouvement ouvrier aux Etats-Unis».

Il s'agit d'un numéro thématique, étudié de manière plus détaillée dans ce numéro p. 21.

- *Cahiers Léon Trotsky* n° 64, novembre 1998, 128p.

Il ne s'agit pas d'un numéro à thème, mais d'un mélange de plusieurs articles: analyse historique (la politique stalinienne en Chine en 1925-1927, l'extrême-gauche en Italie durant la seconde guerre mondiale et à la fin de la guerre), témoignages personnels (Murry Weiss et Georges Mounin), un document sur le procès des trotskystes américains durant la guerre.

[*Cahiers Léon Trotsky*, Luc Aujame, 477 chemin du Puits, 69210 Fleurieux sur L'Arbresle. Le n° 80.00 F]

- *Cahiers du Mouvement Ouvrier* n° 4, décembre 1998, 160p.

- *Cahiers du Mouvement Ouvrier* n° 5, mars 1999, 160p.

Cette publication a un contenu structuré de manière assez régulière au fil des numéros: articles de l'historien russe Vadim Rogovine (récemment décédé), articles courts sur des sujets assez divers, présentation et analyse de documents (parfois inédits), articles historiques plus longs, étude sur des personnages oubliés du mouvement ouvrier, les «Pages oubliées» (textes peu connus mais intéressants de militants du mouvement ouvrier), la «Chronique des falsifications»(...).

[CERMTRI, 28 rue des Petites Ecuries, 75010 Paris. Le n° 50.00 F]

- *Communisme* (revue d'études pluridisciplinaires), n° 53-54, 1998, 240 p.

- Dossier: «Communisme, totalitarisme, démocratie» (articles de Kevin Mc Dermott, Antonio Elorza, Stéphane Courtois, Souria Sadekova, Mikhaïl Panteleïev, Nicolas Aubin, Lucie Fougeron, Gaël Moullec).

[Éditions L'Age d'homme, 5 rue Férou, 75006 Paris. Le n° double 135.00 F]

- *Courant alternatif* (mensuel édité par l'Organisation communiste libertaire), n° 85, janvier 1999.

- «Mythes et légendes: Pour en finir avec le Che» (traduction partielle d'un article de *Organise*, de la Fédération anarchiste communiste anglaise), p. 21-22. Un «point de vue» de Philippe Godard contestant

violemment cet article est paru dans le n° de mars, illustrant bien comment le mythe continue à fonctionner...

[OCL/Egrefore, BP 1213, 51058 Reims Cedex. Le n° 15.00 F]

- *Critique Communiste*, n° 153, automne 1998, 98 p.

- Dossier «1848» (articles de Jean-Pierre Deboudeau, Alain Maillard, Christian Surmonne; entretien avec Abdel Nasser Ould Yessa).

[Editions La Brèche, 2 rue Richard-Lenoir, 93100 Montreuil. Le n° 60.00 F]

- *Le Débat* (histoire, politique, société), n° 103, janvier-février 1999, 192 p.

Deux dossiers au sommaire:

- «La gauche, l'extrême gauche, les intellectuels» (Christophe Bourseiller, Pierre Grémion, Roland Hureauux, Bernard Poulet, Jean-François Sirinelli).

- «Inquiétudes et incertitudes de l'histoire» (Roger Chartier, Marcel Gauchet, Antoine Prost, Jacques Revel).

[Éditions Gallimard, SODIS revues BP 149, 128 avenue du Maréchal de Lattre de Tassigny, 77403 Lagny Cédex. Le n° 88.00 F]

- *Débatte* (revue de débat et de réflexion), n° 7, hiver 1998-1999.

- Dossier: «médias et démocratie» (articles de Alain Bihl, Noam Chomsky, Edward S. Herman, Eduardo Giordano, etc.).

[Alternative libertaire, BP 177, 75967 Paris Cedex 20. Le n° 20.00 F]

- *(Dis)continuité*, n° 3, octobre 1998, 218 p.: «Anton Pannekoek, Otto Rühle, Arbeiterpolitik, Il Soviet, etc...».

- n° 4, novembre 1998: «Bordiga: textes d'avant 1914».

- n° 5, décembre 1998: «Bordiga: textes, 1915-1966».

- n° 6, janvier 1999: «Bordiga: Sul filo del tempo, 1953».

Des recueils de textes souvent difficilement trouvables, avec une longue présentation de François Bochet, «Quelques mots sur le mouvement ouvrier révolutionnaire», répartie entre tous les numéros.

[François Bochet, 27 rue d'Ermont, 95210 Saint-Gratien. Le n° 110.00 F]

- *Échanges* (bulletin du réseau «Échanges et mouvement»), n° 88, automne 1998.

Une mine irremplaçable d'informations sur les luttes ouvrières et sur les publications des courants radicaux dans le monde. A lire tout particulièrement au sommaire de ce numéro:

- «L'horizon fragmenté. Quelques doutes et commentaires sur la gestion des tensions conflictuelles de classes», p. 55-62.

Extrait: «*la question que je me pose est jusqu'à quel point les mécanismes de gestion de la décomposition capitaliste ne seraient pas en train de donner lieu à des relations sociales d'exploitation et de domination qui, quoique surgies du sein du système capitaliste, mèneraient à des phénomènes n'ayant rien à voir avec la sortie socialiste ou communiste du capitalisme.*»

- «Interview imaginaire autour d'un des innombrables livres commémorant mai 68», p. 70-72.

- n° 89, hiver 1998-1999.

- «Nouvelles sur Internet: un site danois sur le communisme de conseils. Confusion bordiguiste aux Pays-Bas», p. 19. Coordonnées du 1er: <http://mbr-history.neo-town.com/kurasje>; et du 2e: <http://huizen.dds.nl/left-dis/index.htm>

- «Correspondance: positions et divergences. Lettres et mises au point relatives au travail d'Échanges, à la conception des «luttés» des salariés, de la lutte de classe, de la théorie et de l'organisation», p. 20-52. [Échanges, BP 241, 75866 Paris Cedex 18. Le n° 10.00 F]

- *Gavroche* (revue d'histoire populaire) n° 103, janvier-février 1999.

- «1871, Le drame de la rue Haxo: un lieu de mémoire impossible ?», Alain Dalotel, p. 1-6.

- n° 104, mars-avril 1999.

- «Il y a cinquante ans: Garry Davis "Premier Citoyen du Monde"», Georges Pelletier, p. 1-5.

- «Histoire de Wilfrid», W. Pasquet, p. 6. (Docker au Havre de 1971 à 1992 et militant d'extrême gauche, l'auteur évoque brièvement, mais avec beaucoup de force, son passé sur les quais en préambule à une tentative de bilan de la dérive d'un syndicalisme incapable de s'opposer à la loi de juin 1992, mais aussi à la montée de l'idéologie fasciste dans son ancienne profession.)

[Éditions Floréal, BP 872, 27008 Evreux Cedex. Le n° 35.00 F]

- *Inprecor*, n° spécial 430/431, décembre 1998 / janvier 1999, 68p: «IV° Internationale, 60 ans d'analyses et de combats».

Revue de la IV° Internationale «Secrétariat Unifié». Périodisation chronologique en 7 parties: extraits d'ouvrages ou de documents produits par le courant trotskyste avec une présentation, notices et encarts ayant trait au contexte. On peut trouver aussi des articles sur l'histoire de la IV° Internationale, par des dirigeants de cette organisation.

[PECI, BP 85, 75522 Paris Cedex 11. Le n° 60.00 F]

- *Mémoire d'Ardèche et Temps présent*, n° 61-I & 61-II, 15 février 1999.

I. Elie Reynier... Maître à penser, acteur ardéchois du mouvement pacifiste et socialiste révolutionnaire

- Aux carrefours: une rencontre, Marguerite Chasson-Présuney, p. 3-11.

- Révolutionnaire du premier XXe siècle, Pierre Broué, p. 13-32.

- Elie Reynier et la géographie, Henri Guibourdenche, p. 33-38.

- L'historien, Jean-Louis Issartel, p. 39-46.

- Un travail de recherche d'Elie Reynier, Marie-José Volle, p. 47-50.

- Un syndicalisme d'exigence morale, entretien avec Yvonne Issartel, p. 51-54.

- Hérétique par ses racines... ou les rapports d'Elie Reynier avec le protestantisme, Marc et Odette Autrand, p. 57-63

II. Elie Reynier... Suspect et exclu. Notes de détention et oeuvre bibliographique

- «Le carnet du concentré», p. 2-40.

- «Un camp d'internement en Ardèche: Chabanet», Vincent Giraudier, p. 41-44.

- «Correspondances», textes réunis par Marguerite Chasson-Présuney et Odette Autrand, p. 45-50.

- «La bibliothèque d'Elie Reynier», Didier Picheral, p. 51-57.

- «L'oeuvre bibliographique d'Elie Reynier», Odette Autrand, Elise Bouille et Claude Reynier, p. 58-59.

[Archives départementales de l'Ardèche, Place André Malraux, 07000 Privas. Les deux tomes 100.00 F]

- *Nouveaux Regards* n° 4, décembre 1998, 64 p.: «Mai 68 et l'enseignement».

Revue de l'Institut de recherches de la Fédération Syndicale Unitaire (FSU), ce numéro aborde Mai 68 sous l'angle de ses enjeux éducatifs et des évolutions du syndicalisme enseignant. Son intérêt principal tient au thème abordé, mais on notera des fac-similés de tracts révolutionnaires ainsi qu'une évocation des réactions de la tendance syndicale Ecole Emancipée.

[Le n° 60.00 F]

- *Présence marxiste*, n° 8, mars 1999.

- «Il y a quatre-vingt ans naissait l'Internationale communiste», p. 154-158.
 - «Pourquoi Claude Lefort passe à la télévision», p. 171.
 - «Vulgarité du matérialisme chez L. Buchner», p. 172-174.
 - «Pour saluer Jean Malaquais», p. 175-177 (évocation de la vie de l'auteur de *Planète sans visa* qui insiste sur sa trajectoire politique).
 - Sommaire des revues bordiguistes *Communisme* et *Octobre*, p. 178-182.
- [diffusion hors commerce]

- *Réfractons* (recherches et expressions anarchistes), n° 3, hiver 1998-1999.

- Dossier: «Lectures cosmopolites».

Sur les rapports entre anarchisme et littérature, à travers, notamment les exemples de William Godwin, Franz Kafka, Oscar Panizza, Paco Ignacio Taibo II, Henry David Thoreau, Jehan Mayoux, Ba Jin, etc. avec des contributions de Marianne Enckell, Alain Thévenet, Michael Löwy, Eduardo Colombo, Rodolphe Christin, Pino Cacucci, Pierre Prigioni, Angel Pino, etc. D'une manière provocatrice, Jean-Manuel Traimond présente la littérature comme une «arme situationniste». Avec des inédits de Ba Jin, B. Traven, Paul Goodman.

[Les amis de *Réfractons*, BP 33, 69571 Dardilly Cedex. Le n° 80.00 F]

- *La Révolution prolétarienne*, n° 723, janvier 1999.

- «Place de la Commune de Paris, Paris 13e», Gérard Conte, p. 3-4.
- «Entretiens avec Jean Cornec», p. 5-7.
- «Lettre d'Amérique», Pierre Aubery, p. 8-9.
- «Prévenir la peste émotionnelle», Daniel Breseniak, p. 10-11.

[Jean Moreau, 26, rue des rosiers, 75004 Paris. Le n° 30.00 F]

- *Rivista storica dell'Anarchismo*, anno 5, n° 2 (10), luglio-dicembre 1998.

- «Pier Carlo Masini», Franco Bertolucci, p. 5-12.
- «In ricordo di Mirella Lolli Larizza», Pietro Adamo, p. 13-14.
- «Mussolini e l'attentato Zamboni. La svolta del'26», Pier Carlo Masini, p. 15-32.
- «Ricardo Flores Magon: una vita in rivolta», Salvador Hernnandez Padilla, p. 33-52.
- «Anarchismo e Resistenza in Liguria», Guido Barroero, p. 61-98.

[Biblioteca Franco Serantini, cas. post. 247 1, 56100 Pisa, Italie. le n° 30.000 L]

- *La Vérité*, n° 23, septembre 1998, 72p: «4 septembre 1998, soixantième anniversaire de la fondation de la IV° Internationale».

Revue théorique de la section française de la IV° Internationale «lambertiste». Ce numéro comprend trois grandes parties: la reproduction des allocutions lors d'un meeting sur le soixantième anniversaire de la fondation de la IV° Internationale, un exposé de Pierre Lambert et un article de Daniel Gluckstein sur les enjeux du prochain congrès de la IV° Internationale. Les articles ne sont pas toujours sur l'aspect historique de la IV° Internationale, et ont la volonté de mettre en perspective son rôle historique par rapport aux Internationales précédentes ainsi que par rapport à la conjoncture présente.

La comparaison du traitement d'un même thème par *La Vérité* et *Inprecor* est intéressante. Fait surprenant, aucune des deux n'aborde explicitement le problème de la scission de la IV° Internationale en 1952-1953, qui pourtant a eu une importance indéniable pour l'évolution historique du mouvement trotskyste.

[*La Vérité*, 87 rue du Faubourg-Saint -Denis, 75010 Paris. Le n° 30.00 F]

- *Temps Critiques*, n° 11, hiver 1999, 144 p.

- Dossier: «La politique: à l'impossible, nous sommes tous tenus» (articles de Jean-Louis Rocca, Yves Dupeux, Richard Greeman; lettre de Françoise d'Eaubonne).
- Dossier: «Construire un échange équilibré avec la nature» (articles de Guy-Noël Pasquet, André Dréan, Yves Bonnardel, Jacques Wajnsztein).

[Jacques Guigou, BP 2005, 34024 Montpellier cedex 01. Le n° 60.00 F]

- *Les Temps maudits* (revue syndicaliste révolutionnaire et anarchosyndicaliste éditée par la Confédération nationale du travail), n° 4, janvier 1999.

- Le syndicalisme européen dans l'impasse, Didier Petit, p. 29-47.
- L'éducation à l'origine du syndicalisme: éduquer pour émanciper, Hugues Lenoir, p. 48-77.
- Il y a cent cinquante ans, «le Manifeste du Parti communiste», René Berthier, p. 78-99.

[*Les Temps maudits*, BP 72, 33038 Bordeaux Cedex. Le n° 30.00 F]

- *Théorie communiste*, n° 15, février 1999.

- «La lutte des chômeurs et des précaires de l'hiver 1997-1998», p. 12-20.
- «Sur la décadence. Théorie du déclin ou déclin de la théorie», p. 21-79 (traduction d'un texte en anglais de la revue *Aufheben*, précédée d'une présentation par elle-même, et suivie des commentaires de TC).
- «Sur la critique de l'objectivisme», p. 80-106.

[Roland Simon, BP 17, 84300 Les Vignères. Le n° 50.00 F]

...Et quelques articles

- «Dossier antimilitarisme» in *L'Ecole Emancipée* n° 5 (83e année), décembre 1998, pp. 24 à 31. Deux articles (*L'Ecole Emancipée* et la guerre 14-18, les mutins de 17), et une initiative heureuse: la reproduction en fac-similé de la brochure «Les Instituteurs Syndicalistes et la Guerre» écrite par les Mayoux.

- «Novembre 1947: la grève des instituteurs de la Seine», par Robert Hirsch, in *Points de repères* n° 20, janvier 1999, pp. 11 à 16. Article tiré du bulletin de l'Institut de Recherches Historiques sur le Syndicalisme dans les Enseignements du Second Degré; cette grève a vu la mise en place d'un comité de grève très actif, et de surcroît fut très longue et combative.

Revue des revues réalisée par C. Jacquier et Q. Dauphiné (avec la participation de J.-G. Lanuque)

COURRIER DES LECTEURS

Un *Bulletin de Liaison* n'aurait pas été complet sans une rubrique «courrier des lecteurs», vecteur utile des remarques, opinions, désaccords ou divergences entre acteurs et lecteurs. Nous espérons qu'elle permettra de mener des discussions et des débats fructueux.

Une lettre de Christophe Bourseiller

J'ai lu avec perplexité l'article que vous avez consacré à «Bourseiller, Gluckstein, Rigoulot and co.» dans le numéro 1 de votre bulletin. Je trouve bien peu «scientifique» de faire figurer dans une même recension, sous un titre aussi polémique, des ouvrages à ce point différents.

Permettez moi de faire la mise au point suivante:

1°) Vous affirmez que je m'auto-proclame «spécialiste des courants politiques minoritaires», bien à tort, selon vous, au regard de mes nombreuses lacunes. Mais de quel droit vous prétendez-vous spécialiste du trotskisme, alors que nul n'a encore lu vos écrits sur la question ? En dépit des mes faiblesses, qui vous fascinent, n'ai-je pas publié sept ouvrages sur les fameux courants minoritaires ?

2°) Mon livre, Cet Étrange Monsieur Blondel, n'est ni «un pavé dans la marre du trotskisme», ni un pamphlet anti-Lambert, ni une entreprise de destruction de la Quatrième Internationale. Il relève d'un genre bien défini: le journalisme d'investigation. Il ne porte, ni sur l'histoire du lambertisme, ni sur celle de Force Ouvrière, mais sur l'entrisme. Depuis longtemps, je rêvais de défricher ce terrain, sur lequel rien ou presque n'a encore été écrit. D'où la difficulté d'une entreprise qui a manifestement mis certaines personnes en rage.

3°) Je ne suis pas un ancien trotskiste. Je n'ai aucun compte à régler avec telle ou telle faction. Mon livre est le fruit d'une longue, patiente et difficile enquête. Il n'est pas polémique. Vous regrettez avec justesse que je ne cite pas davantage mes sources. J'aurais souhaité le faire. Mais la plupart des protagonistes que j'ai contactés ont refusé de témoigner es-qualités, ce qui permet de saisir le climat de terreur qui entoure ce courant politique.

4°) Je ne m'étendrai pas sur la brochure de Bousset et Gluckstein. Elle a manifestement été rédigée à la va-vite, dans le pur style des polémiques lambertistes. Il s'agit d'une accumulation d'injures, généralement sans queue ni tête, qui n'appellent que le sourire, à l'exception d'une seule. J'y suis décrit comme étant un «émule de Goebbels». Sachant que je suis d'origine juive (Bourseiller n'est qu'un pseudo), et que ma famille fut exterminée dans les camps, je trouve pour le moins répugnant d'user à mon égard d'un tel «argument».

5°) Je ne vois pas très bien ce que Pierre Rigoulot vient faire dans votre article. Il est l'auteur d'un des nombreux articles rédigés sur le livre (le dernier en date étant paru dans *Le Débat* n° 103). Il n'y a aucune raison de le mettre en avant. S'agit-il, à la façon des lambertistes, de mettre en exergue le fait que j'ai rédigé deux articles pour les *Cahiers d'Histoire sociale*, aux côtés de nombreux journalistes et universitaires de toutes tendances ? Je ne collabore plus à cette revue depuis un an.

Je crois que l'histoire du courant trotskiste reste à écrire. Elle sera d'autant plus difficile à rédiger, que l'entrisme reste encore un sujet tabou. Je souhaite que votre Bulletin, dont l'initiative me paraît louable ne reste pas à la surface des choses.

Réponse à quelques critiques infondées, par Jean-Guillaume Lanuque

Tout d'abord, je tiens à remercier Christophe Bourseiller d'avoir exprimé ses désaccords avec l'article que j'avais écrit dans le précédent numéro du *Bulletin*. C'est l'occasion de débattre de manière plus vivante que par condamnations interposées. Par souci de clarté, je reprends point par point les objections de C. Bourseiller.

1°) Il ne me semble pas qu'à un quelconque endroit de mon article, je me sois qualifié de spécialiste es-trotskyisme; ce qui aurait été d'ailleurs curieux, car je ne suis pas pour l'auto-proclamation. Je considère qu'un chercheur peut être qualifié de spécialiste lorsque ses travaux sont reconnus par ses pairs, tout au moins par une partie substantielle d'entre eux. Quant au fait d'être publié, je ne pense malheureusement pas qu'il s'agisse nécessairement d'un gage de qualité. De plus, je puis vous assurer que des personnes ayant lu mes «écrits» -bien que non publiés- existent ! Dans tous les cas, il ne semble pas que vous contestiez les lacunes que j'avais pointé...

2°) Vous affirmez que le véritable sujet de votre enquête et, par conséquent, de votre livre, était l'entrisme. Nonobstant le fait qu'il faudrait s'entendre sur la définition du terme (personnellement, je ne pense pas que l'entrisme puisse être réduit à une simple opération de noyautage, de même qu'il ne concerne pas la seule OCI...), il est tout de même curieux de constater que le titre de votre ouvrage se concentre sur Marc Blondel; ce qui me renforce dans l'idée qu'il s'agit là avant tout d'un choix commercial, un livre portant comme titre «l'entrisme trotskyste» ayant moins de chances de bien se vendre.

3°) Je continue malgré tout d'avoir des doutes sur le caractère non-polémique de votre ouvrage; quelques raccourcis ou petites piques auraient pu être évités. Quant au problème des sources, je suis bien conscient des réticences de certains à vouloir que l'on cite leurs noms. Pour autant, je ne suis pas persuadé que vous ayez sélectionné un échantillon représentatif de témoins (où sont les membres du CCI du Parti des Travailleurs ? et les différentes périodes des départs militants de l'OCI, puis du PCI sont-elles bien couvertes ?), ni que vous ayez suffisamment critiqué les témoignages recueillis, peut-être par manque de temps... Nul doute, néanmoins, que l'histoire récente du trotskysme français -sans parler de «terreur» !- soit un terrain encore instable.

4°) Je n'ai rien à ajouter aux critiques que vous faites à l'égard de la brochure de Daniel Gluckstein, sinon que cette même brochure contient, si l'on fait l'effort de séparer le bon grain de l'ivraie, quelques mises au point historiques pertinentes.

5°) Enfin, si j'avais choisi de parler de l'article de Pierre Rigoulot, c'est simplement parce qu'il me paraissait représenter l'avertissement de la réponse de D. Gluckstein; à savoir une certaine forme d'«anti-trotskysme primaire», également nuisible aux progrès de la recherche historique. Quoi qu'il en soit, je garde bon espoir de voir ce thème de l'entrisme trotskyste défriché dans un proche avenir, par le biais de travaux peut-être plus restreints, mais plus solides.

Une lettre de Julien Cynober

Tu ne m'en voudras certainement pas de critiquer un peu votre *Bulletin de liaison*. Ayant lu la «déclaration d'intentions» du n°1 [signée, rappelons-le, par plusieurs membres de l'équipe de rédaction. NDLR] et les quelques articles que tu [J.-G. Lanuque. NDLR] as rédigés, je trouve que tu as une fâcheuse tendance à opposer la science et, disons, l'esprit militant, «partisan». Bien entendu, le souci d'aborder l'histoire, celle des mouvements révolutionnaires comme de n'importe quel autre objet d'étude, avec une méthode et une rigueur scientifiques, voire une «épistémologie», est pleinement justifié. Cependant, la science n'est pas épargnée par les combats partisans et les luttes idéologiques, loin s'en faut. En témoignent, par exemple, de récents débats au sujet de l'environnement, de la génétique ou de l'origine de l'homme dont les magazines scientifiques se sont fait l'écho. Cette situation ne date pas d'aujourd'hui: de par le passé, tous les grands scientifiques qui ont fait progresser les connaissances, comme Gallilée, Lamarck ou d'autres, ont dû livrer un combat acharné pour faire triompher leurs théories. Mais ce combat souvent âpre et violent ne s'est jamais déroulé dans la seule arène de la pensée pure. L'enjeu de la science, en effet, ne se limite pas à la satisfaction de la curiosité des chercheurs. A certaines époques, le progrès scientifique a littéralement bouleversé les conceptions des hommes. On peut dire par exemple que les importants progrès réalisés dans le domaine des sciences de la nature au XVIIIe siècle, comme la mécanique universelle de Newton ou la chimie de Lavoisier, ont énormément influencé les penseurs des Lumières et ont servi de base à des philosophies de la nature rationnelles et même parfois matérialistes, nettement supérieures aux conceptions dominantes de l'époque. Cela illustre le fait que tous les domaines de la pensée sont interdépendants. Or, tout ce qui appartient à la sphère des idées, la science aussi bien que l'art ou la philosophie, ne peut être dissocié de la société dans laquelle il a été produit. La science, comme tout autre domaine de la pensée, a des racines et des implications sociales, politiques, économiques. Si Darwin a dû batailler contre les créationnistes, si ses adversaires ont utilisé contre lui les moyens les plus indignes (calomnie, pressions personnelles, etc.) c'est, pour simplifier, que ses idées remettaient en cause la Bible, et à travers elle la religion chrétienne, pilier de l'ordre social. Au fond, les idées sont des armes pour changer la société, ou la conserver, et la science, toutes les sciences, font partie de l'arsenal. C'est d'ailleurs pourquoi les réactionnaires, Eglise en tête, ont toujours eu la même haine du progrès scientifique que du progrès social, tandis que les révolutionnaires sont des progressistes dans tous les domaines, et, depuis l'élaboration par Marx et Engels du socialisme scientifique, se placent sur le terrain de la science pour transformer la société. Si tous les scientifiques sont, en quelque sorte, des militants dans leur domaine, les militants du mouvement ouvrier ont toujours accordé un intérêt considérable à la science en général

(voir à ce sujet de nombreux textes de Marx, Engels, Lénine, Plékhanov...). En outre, ce qui est vrai pour les sciences dites «pures», l'est à plus forte raison encore pour les sciences sociales, dont les implications politiques sont plus immédiates. Tu sais quel genre de réactions on s'attire aujourd'hui dans les universités quand on prétend expliquer les phénomènes historiques par la lutte des classes ! Le simple fait de considérer l'histoire comme une science est déjà une prise de position partisane. Toi aussi, que tu le veuilles ou non, tu es partisan ! Et non seulement tu défends une certaine conception de l'histoire et du travail de l'historien, conception avec laquelle d'autres ne sont pas d'accord, mais il n'y a pas de juge suprême et impartial qui puisse départager les positions antagonistes. Nul ne peut se poser en détenteur d'une vérité absolue et définitive, du moins nul ne devrait, même si pas mal d'historiens «reconnus» ont cette tendance. Il peut être tentant, sous prétexte de prendre du recul, de vouloir se placer au-dessus de la mêlée, mais ceux qui adoptent cette attitude finissent généralement par présenter leurs propres conceptions comme «la vérité», une et objective, et par faire l'économie d'une réflexion critique sur eux-mêmes. Bien sûr, il est d'autant plus facile de procéder ainsi que la position qu'on défend est celle de l'idéologie dominante. Le fait qu'il existe un relatif consensus dans la société sur des sujets tels que: «le communisme a fait des millions de morts», amène beaucoup de gens à penser que cette version de l'histoire est parfaitement objective, les amène à confondre consensus et objectivité. Cette attitude est violemment néfaste à la recherche de connaissances objectives. On peut avoir une analyse assez satisfaisante sur le plan de l'objectivité, lorsqu'on étudie les documents avec rigueur, honnêteté et méthode, mais jamais une analyse neutre. Les analyses les plus objectives, c'est-à-dire les plus fiables sur le plan scientifique, sont même souvent les moins neutres, en tout cas celles qui remettent le plus en cause les idées dominantes, celles qui apparaissent le plus «engagées» ! Au bout du compte, on s'aperçoit que tout historien fait nécessairement des choix, personnels, dans sa façon d'aborder l'histoire, c'est-à-dire, en dernier ressort... dans le choix des armes et du camp qu'il défend. A la rigueur, un physicien peut bien faire des découvertes même s'il croit en Dieu, tant qu'il ne fait pas intervenir la divinité ou l'irrationnel, sous une forme plus ou moins subtile, dans les phénomènes qu'il étudie (si l'on affirme que des phénomènes naturels «s'expliquent» par le hasard, on n'est pas plus avancé que si on prétendait les «expliquer» par l'intervention du saint-esprit). Mais un historien du mouvement révolutionnaire, même de la meilleure foi du monde, ne peut faire autrement que de voir la réalité qu'il étudie à travers les lunettes plus ou moins déformantes, plus ou moins transparentes, de ses convictions, de ses préjugés, de sa culture politique, etc. Beaucoup de ceux qui se sont penchés sur l'histoire du mouvement communiste, par exemple, ont fait preuve d'une grande mauvaise foi: des gens comme Stéphane Courtois sont purement et simplement des falsificateurs, et il est clair qu'ils font un choix de classe, car ils essaient de présenter le capitalisme comme le meilleur système possible. Je reconnais qu'au sein même du mouvement trotskyste la polémique a eu parfois tendance à se nourrir de calomnies et de déformations de la réalité. Mais si une mise en garde est la moindre des choses sur le plan méthodologique, s'il est nécessaire d'écrire une histoire «qui ne soit pas prisonnière des querelles du passé et d'enjeux strictement politiques», comme tu le dis, il faut bien se garder de croire que l'histoire peut être «sereine», et de pousser trop loin la prudence méthodologique, jusqu'à condamner toute polémique, tout esprit partisan, toute «idéologie» comme fondamentalement étrangers à la science. Tu trouveras peut-être que j'ai tendance à outrer ton propos, ce qui est possible, mais je ne pense pas le dénaturer. Soit dit en passant, je ne pense pas non plus qu'il faille rejeter des qualificatifs politiques tels que «gauchiste» sous prétexte qu'ils sont trop «polémiques». C'est justement à travers ce type de polémiques que les idées révolutionnaires se sont construites (des polémiques de Marx avec Proudhon ou Blanqui, à celles de Lénine, justement, avec les «communistes de gauche»). L'essentiel est de ne pas utiliser les mots à tort et à travers. Le terme de «gauchiste» a reçu un sens précis dans les textes de Lénine, même s'il a été souvent galvaudé par la suite; mais après tout il ne l'a pas été plus que les termes d'«impérialisme» ou tout simplement de «communisme». Tant qu'on les utilise dans un sens pertinent, justifié historiquement et politiquement, je ne vois pas où est le problème. A la rigueur, c'est le refus de les utiliser et la volonté de

fabriquer une nouvelle terminologie qui peut brouiller l'explication politique et, au sein d'une étude historique, détacher l'objet de son contexte.

Crédits

Illustrations (pp. 37 et 41) fournies par Philippe Bourrinet.

ISSN en cours.

Imprimeur: Copy One, 1 rue Isabey, 54000 Nancy.

Correspondance

Toutes les contributions que vous souhaiteriez voir publier dans le *Bulletin*, vos informations (livres, revues, travaux de recherche ou manifestations), ainsi que vos références pour une inscription à la liste des chercheurs, ou toute lettre destinée à la rubrique «courrier des lecteurs», sont à envoyer au responsable du secrétariat:

LANUQUE Jean-Guillaume, Appartement 107, Entrée 3, 13, rue de Malzéville, 54 000 NANCY.

Fax: 03-83-35-78-81. E-mail: jeanguillaume.lanuque@wanadoo.fr (préciser en «Objet» : Bulletin).

C'est par votre participation et votre confiance que nous parviendrons à améliorer le *Bulletin*. La parution du troisième numéro est prévue pour le début du mois de septembre.

Le bulletin d'abonnement, rempli et accompagné d'un chèque de 80 F (ou plus) pour 4 numéros (à l'ordre de J.-G. Lanuque) est à renvoyer à l'adresse suivante: Jean-Guillaume Lanuque, Appt 107 - Entrée 3, 13 rue de Malzéville, 54000 Nancy.

NOM.....

.....

PRENOM.....

.....

ADRESSE.....

.....

.....

JE SOUHAITE FAIRE DEBUTER L'ABONNEMENT AU NUMERO.....

JE SOUHAITE COMMANDER LE N°1 DU BULLETIN (15 F).....